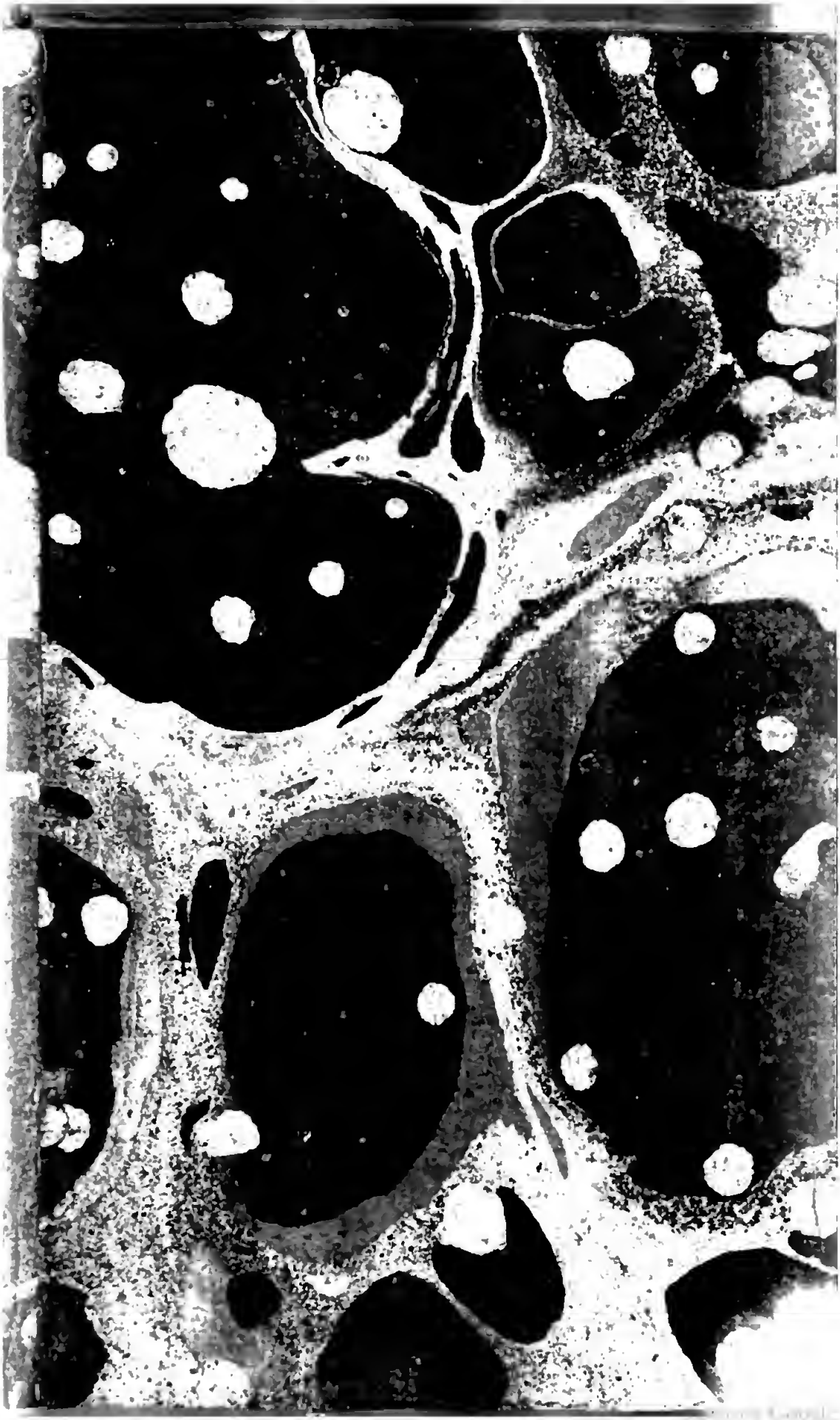
6
N



5705

Palat. L x 1 c 15

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Première Classe :

VOYAGES.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque volume.

La ſouſcription pour les 24 vol. reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

SBN

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

VOYAGES.

TOME SEIZIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1790.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

VOYAGES.

LETTRE CCXXX.

D'Alep.

ON ne trouve en Syrie, Madame, que quatre ordres différens ; le premier eſt celui des princes ; le ſecond celui des ſeigneurs & des commandans ; le troiſième celui des riches payſans & des commerçans ; & enfin le quatrième, celui des pauvres payſans.

Le prince & le ſeigneur peuvent

deſcendre de leur rang, mais ſeulement pour le tems néceſſaire au rétabliſſement de leur fortune; alors ils ne perdent pas la conſidération que l'on accorde à leur naiſſance.

Le payſan & le commerçant conſidérés ne peuvent prétendre à un état plus élevé; mais ils peuvent deſcendre auſſi dans un plus bas étage, juſqu'à ce que leur fortune ſoit rétablie, & ſans rien perdre des égards qu'ils obtenoient auparavant. Ainſi il n'eſt pas rare de voir dans cette contrée des ſeigneurs, des prêtres & des négocians qui ne rougiſſent pas de ſervir de domeſtiques à des gens inférieurs à eux par la naiſſance. Il eſt vrai qu'il règne ici le même point d'hon-

neur dans tous les états ; il eſt appuyé ſur la faculté de ſe faire juſtice par ſoi-même. Chaque habitant tire dans l'inſtant vengeance de l'affront qu'il a reçu, & comme chez les Arabes, un meurtrier ne peut pas échapper à la vengeance des parens de celui qu'il a aſſaſſiné. Excepté le reſpect dont on ne s'écarte guère envers le prince & les ſeigneurs, tous les états ſont preſque confondus à l'extérieur. On y remarque peu de différence ſoit dans les vêtemens, ſoit dans la nourriture.

On ne voit point en Syrie le luxe & les richeſſes de l'Europe, mais auſſi les fortunes y ſont moins inégales, & la pauvreté n'y eſt pas

auſſi commune que dans bien des parties de la France.

Les moines de Syrie ne ſont ni extrêmement auſtères, ni bons théologiens : ils obſervent des règles ſimples qui ſont ſcrupuleuſement ſuivies. Ils ſont réellement religieux pauvres, & ſe procurent le néceſſaire par le travail de leurs mains. Les prêtres ſéculiers ne ſont ni ſavans, ni d'un rang au-deſſus du commun ; mais ils ſont reſpectés, pieux & ne donnent d'autre inſtruction que celle de l'évangile. Loin d'afficher un faſte mondain, c'eſt par le travail qu'ils ſe procurent leur ſubſiſtance & celle de leur famille. Ils prêchent la pureté des mœurs par le bon exemple qui

leur eſt facilité par le mariage. En un mot, le clergé eſt méconnoiſſable dans ce pays aux yeux d'un voyageur Européen.

La juſtice a des formes très-ſimples. Le Scek la rend lui-même & termine ordinairement à l'amiable tous les différens civils. Si les parties refuſent de s'accommoder, on a recours au grand Emir qui juge ſouverainement dans toutes les montagnes, excepté ſur les diſcuſſions concernant les poſſeſſions du Queſronan, & celles des Emirs ſubalternes. Au reſte la juſtice ne ſeroit pas ici fort rigoureuſe, ſi elle ne ſe bornoit qu'à envoyer de pauvres gens loger chez les coupables; mais on brûle leurs maiſons & leurs

plantations. Rarement attente-t-on à la perſonne d'un habitant des montagnes. Aucun ne ſort de ſa maiſon ſans être armé d'un poignard ou d'un long couteau recourbé, & il ne s'en éloigne jamais ſans ſon fuſil & ſes piſtolets. Il eſt d'uſage entr'eux de repouſſer la force par la force, & un homme inſulté ſe défait bientôt de ſon ennemi à la première occaſion où il peut lui tirer un coup de fuſil.

On ne marie les filles qu'avec quelque parent plus ou moins éloigné; cela rend les familles nombreuſes & puiſſantes. Les chefs d'une famille non-régnante n'ont droit de tenir des gens à leur ſolde que ceux de leur terre; mais les

Emirs de la famille régnante peuvent faire des levées dans toutes les montagnes : cette conduite ſert quelquefois à mettre un frein à l'autorité du Grand-Emir, lorſqu'il eſt en diſpute avec ſes parens. Les Bachas tâchent d'entretenir ces diviſions pour affoiblir le gouvernement, & n'interpoſent jamais gratuitement leur médiation dans ces ſortes de différens. D'ailleurs ces diſſentions entre les Emirs & les chefs ne ſont jamais ſanguinaires comme celles de famille à famille. Les levées des unes & des autres ne ſont compoſées que de gens qui, ſuivant leurs caprices, ſe mettent à la ſolde d'un Emir plutôt qu'à celle d'un autre. Ils ne ſont

jamais portés à verſer leur ſang pour les diviſions de ces ſeigneurs : il y a ſeulement beaucoup de tumulte. Les armées ſe rangent en préſence l'une de l'autre ; alors les chefs & les principaux payſans diſent leurs avis ; le reſte des troupes politique, car chaque ſoldat ſe regarde comme un meuble eſſentiel du gouvernement. La voix du peuple pour l'accommodement paſſe aux chefs ; ceux-ci le propoſent aux parties ennemies qui ſont preſque toujours forcées de l'accepter. Si pourtant la reconciliation n'a pas lieu, les ennemis déchargent réciproquement leur colère ſur leurs mûriers, & chacun ſe retire chez ſoi après cette ſanglante expédition.

Autant les guerres intérieures ſont pacifiques, autant celles du dehors ſont furieuſes & terribles. Ces peuples ſont en général fort redoutés. On m'a aſſuré qu'un habitant des montagnes iroit ſeul & de ſang froid aſſaſſiner un ennemi au milieu d'une ville ou de ſes troupes, s'il en recevoit l'ordre de l'Emir. Cet excès de férocité paroît être un reſte des uſages de ces aſſaſſins ſi redoutés au tems des croiſades, & dont le chef eſt ſi connu dans nos anciens hiſtoriens, ſous le nom du *Vieillard de la Montagne*.

LETTRE CCXXXI.

D'Alep.

LA Syrie eſt aujourd'hui, Madame, auſſi tolérante qu'elle l'étoit peu jadis. On y profeſſe également toutes les religions. La moitié des habitans eſt compoſée de chrétiens dont un tiers eſt formé de Grecs catholiques, & le reſte de Maronites. Les Grecs ſchiſmatiques y ſont en ſi petit nombre que l'on n'y fait pas attention.

L'autre moitié des habitans n'eſt compoſée que de Druſes qui ſe diviſent en deux ſortes. Les uns & les autres paroiſſent être des deſcendans d'un grand nombre

d'occidentaux passés en Syrie à l'occasion des croisades. Ils ont infiniment plus de courage & de probité que les autres orientaux, se font honneur de protéger les chrétiens, & paroissent avoir beaucoup d'égards pour eux & pour la religion qu'ils professent. J'ai remarqué qu'ils se disent issus de différens peuples occidentaux, selon la nation de la personne à laquelle ils parlent. On parle encore chez eux & l'on y parlera encore longtems du célèbre Fackardin, qui fut un de leurs Emirs. Il avoit voyagé, avoit visité Rome, & avoit rapporté dans sa patrie un grand fond de connoissances. Il résista avec vigueur aux armes du

Grand-Seigneur ; mais s'étant laiſſé ſéduire par les promeſſes & les ſermens de la cour de Conſtantinople, il eut l'imprudence de s'y rendre & paya de ſa tête cette confiance déplacée.

Des deux ſortes de Druſes, l'une ſuit la religion naturelle, l'autre eſt nommée *Aquel* ou ſpirituelle. Ces *Aquels* profeſſent une religion à part, ou plutôt ce ſont des eſpèces de ſectaires qui vivent dans la réforme. Ils ne ſont vêtus que de robes noires ou rayées de blanc & de noir. Leur turban eſt blanc, mais arrangé d'une manière ſimple & modeſte. Ils ne portent les armes que lorſque la guerre eſt aſſez conſidérable pour faire marcher tous

les chefs. Ils ne mangent que chez des perſonnes dont l'intégrité eſt ſolidement établie, & ne reçoivent de préſens que de la part de ces mêmes perſonnes, dans la crainte de participer, s'ils en uſoient autrement, à un bien mal acquis. Leur livre de prières eſt le Pentateuque. Ils s'aſſemblent pour vaquer à ce pieux exercice dans des oratoires où il n'eſt pas permis d'aborder quand ils y ſont ; car alors ils tiennent des gardes poſtés à environ une demi-lieue pour en défendre les approches. Ces oratoires ſont placés ſur le ſommet des montagnes les plus eſcarpées, aux environs de leurs villages, & renferment les corps des perſonnages

de leur ſecte morts en odeur de ſainteté.

Les Druſes ordinaires n'ont point de culte du moins apparent ; cependant ils parlent avec reſpect de la religion & liſent le Pentateuque avec vénération, mais leur entretien eſt moins gracieux que celui des *Aquels* & des chrétiens.

J'ai été témoin des funérailles d'un de ces ſectaires & voici les devoirs funèbres que j'ai vu rendre dans cette cérémonie.

Quelques heures après le trépas, on expoſe ſous une tente le corps du défunt qui eſt revêtu & armé comme s'il étoit vivant. Comme le mort étoit un Druſe *Aquel*, il tenoit un livre de morale entre

les mains. Les femmes environnent le corps du défunt qu'elles arroſent de pleurs ; les hommes reſtent en ſilence à quelque diſtance, après avoir fait retentir les vallons de leurs cris mâles & lugubres, afin que la nouvelle paſſe chez leurs parens & chez leurs amis. Ceux-ci, dès qu'ils ſont avertis, accourent, & ſe réuniſſent en troupes. Dès qu'on les voit venir, les parens du mort vont au-devant d'eux avec le corps qu'ils promènent à quelque diſtance autour du village, exprimant leurs regrets par de grands cris & par des ſanglots, & faiſant de grandes démonſtrations de douleur avec leurs mouchoirs. On rapporte enſuite le corps ſous la tente,

où les femmes reprennent les pleurs. La même cérémonie recommence à chaque nouvelle troupe de parens qui arrive. On garde ainſi le corps juſqu'au lendemain ; alors tous les habitans du village, druſes & chrétiens, étant raſſemblés, on enlève le corps après l'avoir enfermé dans une bierre. Un Druſe récite des prières de vive voix. L'enlevement du corps eſt accompagné des cris & des oppoſitions des femmes qui paroiſſent ne pouvoir ſe réſoudre à s'en ſéparer. Les hommes gardent un morne ſilence & regardent triſtement la cérémonie. Les plus proches parens reſtent dans la maiſon en pleurant, tandis qu'on accompagne le corps juſqu'à la tombe.

Après l'enterrement, les habitans du village ſe diſtribuent entr'eux les étrangers pour les régaler le mieux qu'il leur eſt poſſible & les attendrir ſur la mémoire du défunt.

Je n'ai pas étendu plus loin mes recherches ſur le climat de Syrie & ſur les mœurs de ſes habitans. J'eſpère dans peu vous rendre compte du voyage que je me propoſe de faire dans la Paleſtine, & ſucceſſivement dans toutes les échelles du Levant.

LETTRE CCXXXII.

De Jéruſalem.

LA Paleſtine, Madame, n'offre plus que des ſouvenirs pieux aux voyageurs. Ses villes déſertes & ruinées ſont ſans monumens, ſans commerce, & n'ont rien conſervé de leur ancienne ſplendeur. Jéruſalem elle-même n'eſt plus conſidérée par le Turc qu'à cauſe des vexations qu'il y exerce ſur les chrétiens auxquels il ne permet de la parcourir qu'en payant.

Jaffa, connue ſous le nom de Joppé dans l'écriture, eſt la première ville où j'aie abordé dans mon voyage de la terre ſainte. Cette

ville n'a point de port, & les vaiſſeaux mouillent dans la rade, de manière qu'en cas de mauvais tems ils ſont obligés de gagner la pleine mer. L'eau étoit ſi baſſe ſur cette côte que notre chaloupe ne put aborder à terre & qu'on fut forcé de nous y porter. Nous deſcendîmes ſur un beau quai de pierres de taille, conſtruit depuis peu, & qui eſt le ſeul de cette eſpèce que j'aie vu dans ce voyage.

Je me rendis delà à l'hoſpice des moines Latins dont l'inſtitut eſt conſacré à la réception des pélerins & des voyageurs. J'y fus très-mal logé parce que leur maiſon eſt petite & que l'avarice des Turcs ne leur permet pas de l'agrandir,

de peur qu'ils ne défrayent un trop grand nombre de voyageurs. Je fus d'ailleurs parfaitement bien traité. Le procureur de cet hoſpice commença à me donner des inſtructions & à me faire tous les préparatifs néceſſaires relativement au voyage de Jéruſalem. Mais il me demanda d'abord ſi c'étoit par dévotion que j'allois viſiter les lieux ſaints. Je lui répondis que non, & ma réponſe l'auroit ſans doute indiſpoſé, ſi je n'avois pris ſoin de lui montrer une bourſe capable de guérir bien des ſcrupules. Les préparatifs achevés, le procureur envoya un exprès à Jéruſalem, pour donner avis à ſes confrères de mon arrivée, & il me fallut attendre ſon

retour. Arrivé dans la terre ſainte, j'avois lieu de croire qu'on m'entretiendroit de tout ce qui la concernoit. Mon attente fut prodigieuſement ſurpaſſée. Les moines commencèrent à me parler de leur hoſpice & me dirent qu'il étoit bâti dans la cabane même où ſaint Pierre avoit ſa cabane de pêcheur, & où il jetta le fameux anneau dans la mer. Il n'y eut rien, ſans en excepter la table où je mangeai, qui ne fût ſaint. Le vin que je bus venoit du déſert où S. Jean baptiſoit. Les olives avoient crû ſur la montagne des Oliviers près de Jéruſalem.

Je reçus deux jours après mon arrivée la viſite d'un commis de la

douane qui vint me prier de vouloir bien me deſſaiſir de vingt-deux piaſtres, ſomme à laquelle eſt taxé tout Franc qui veut deſcendre à terre & voyager dans le pays. Les habitans Grecs & Arméniens ne payent que la moitié de cette contribution. Elle forme le ſeul revenu que tirent les Turcs de ce pays inculte & inhabité. Une grande partie de cet argent eſt deſtinée à l'entretien des lieux ſaints de la Mecque : étrange ſingularité de voir le revenu d'une ſuperſtition appliqué au maintien d'une autre.

J'eus tout le tems d'examiner la ſituation de Jaffa. Cette petite ville eſt ſituée près de la mer ſur une éminence au haut de laquelle eſt

un château défendu par un officier, quelques ſoldats & une batterie de canons en très-mauvais état. Les maiſons de la ville, à l'exception de celles qui ſont bâties ſur le quai dont je vous ai parlé, ne ſont à proprement parler que de miſérables cabanes. Les environs de Jaffa ne ſont pas plus agréables. Les chemins en ſont larges & nivellés, mais extrêmement incommodes à cauſe de la quantité de ſable dont ils ſont couverts. On y diſtingue cependant quelques jardins ornés de ſycomores & de très-beaux figuiers. Les haies ſont remplies des différentes eſpèces d'arbriſſeaux qui ſervent de retraite aux bêtes fauves, ſur-tout au Jac-

kal, ſorte de renard qui déſole tous ces environs.

Je quittai après un court ſéjour cette ville ennuyeuſe. Le pays que je traverſai pour me rendre à Rama, le bourg le plus près de Jéruſalem, eſt rempli de petites collines, entre leſquelles ſont des vallées & de grandes plaines dont les unes ſont labourées & les autres incultes. Le terrein eſt compoſé d'un ſable léger & rougeâtre ; il fourmille d'une grande quantité de taupières. Les plantes ſauvages couvrent la plupart de ces plaines, dans leſquelles on rencontre de tems en tems de ſuperbes vallées d'oliviers. Ce pays eſt auſſi le ſéjour des grues qui ſe plaiſent dans les lieux inhabités.

Arrivé

Arrivé à Rama, je logeai dans un couvent qui, après celui de Jéruſalem, eſt le plus beau qu'il y ait dans la terre ſainte. Enfin je vis le fameux temple, l'objet de la vénération des chrétiens, & ces endroits que leur légiſlateur a immortaliſés par ſes ſouffrances, ſa mort & ſa ſépulture. On prétend que le lieu où le temple eſt bâti s'appeloit autrefois Golgotha ou le Calvaire. L'entrée en eſt gardée par trois Turcs, ſavoir un Schérif, un Janiſſaire & un Boſtangi, que le gouvernement Ottoman a ſoin d'y envoyer. Le premier eſt chargé de prendre le nom de ceux qui y viennent & de leur faire payer le tribut que les Turcs exigent des

chrétiens qui vont viſiter le ſaint lieu. La première choſe que l'on voit en entrant, c'eſt la pierre ſur laquelle on oignit le corps du fils de Marie, avant de le mettre dans le tombeau. Elle eſt entourée d'une grille de fer, & elle appartient aux Latins; car tous les chrétiens ont ici des reliques en propre. Le ſaint ſépulchre eſt au milieu du chœur & appartient auſſi aux Latins.

Ce lieu vénérable n'eſt pas le ſeul qui captive la dévotion des fidèles. On ne fait un pas dans cette ville ou dans ſes environs ſans y rencontrer des objets dignes d'une pieuſe curioſité. Ici vous voyez une maiſon qui, dit-on, appartenoit à la mère des Zébé-

dées. Là c'eſt une égliſe appartenante aux Syriens, édifiée ſur les ruines de la maiſon de S. Marc. Plus loin on vous montre un vaiſſeau de pierre dans lequel les premiers apôtres baptisèrent les premiers chrétiens. D'un autre côté ce ſont les veſtiges du palais d'Anne & du lieu où l'*Homme-Dieu* fut jugé. On fait voir près de cet endroit un vieux olivier ſingulièrement vénéré du peuple, parce que ce fut, dit on, à cet arbre que fut attaché le Meſſie, pendant que l'on procédoit à ſon jugement. Une chapelle Arménienne eſt bâtie préciſément à l'endroit où il fut interrogé par Caïphe. L'autel de cette chapelle eſt compoſé d'une pierre de huit

pieds de long ſur cinq de large, & cette pierre eſt la même qu'on mit ſur le tombeau du Chriſt, & que les ſaintes femmes ne purent rouler à cauſe de ſa peſanteur. On a eu ſoin de la laiſſer à découvert dans quelques endroits, afin que les pélerins puiſſent la baiſer. J'ai vu dans cette même chapelle un tableau repréſentant Pierre reniant ſon maître. Non-loin delà eſt le mont de Sion ſi fameux du tems de David. Ce n'eſt plus maintenant qu'une plaine inculte & déſerte ſituée hors des murs de la ville & qui ſert de cimetiere aux chrétiens. On découvre de cet endroit une belle moſquée ſurmontée d'un dôme, conſtruite ſur le lieu où ſont

les tombeaux de David & de Salomon. On prétend que ce fut là que le Chriſt célèbra cette cêne miraculeuſe ; ce fut auſſi dans ce lieu reſervé pour les prodiges que l'Eſprit-Saint deſcendit ſur les apôtres. Mais les chrétiens ne peuvent pas rendre leurs hommages à ces endroits ſacrés, parce que les Turcs en défendent l'accès.

Le couvent des Arméniens eſt le plus grand qui ſoit à Jéruſalem ; mais celui des Latins eſt le plus riche. En allant à ce couvent on paſſe par un endroit appelé le Château de-David. C'eſt ainſi qu'on nomme aujourd'hui un château Turc qui défend Jéruſalem. Il eſt preſqu'entièrement ruiné, ainſi que

tous ceux qui appartiennent au Sultan dans cette contrée. L'artillerie qui garnit la plate-forme eſt hors d'état de ſervir, & d'ailleurs le fort ſitué dans un fond ne pourroit en aucune façon protéger la ville. C'eſt delà qu'on donne les ſignaux dans certains jours de fête que les Turcs célèbrent. On compte 20000 Juifs à Jéruſalem. Leurs femmes vont le viſage découvert, uſage qui leur eſt preſcrit par les Turcs. Cette nation eſt ici très-pauvre, car elle n'y fait aucun trafic. Elle ne ſubſiſte que des dons qu'elle tire des pélerins Juifs qui viennent de toutes parts viſiter le ſéjour de leurs ancêtres. Leur Rabbin tire de groſſes ſommes de la charité de

ſes frères, mais les Turcs ont ſoin d'en prélever une partie ; car les Juifs ainſi que les chrétiens ne vivent paiſiblement dans ce pays qu'à force d'argent.

LETTRE CCXXXIII.

De *Jéruſalem.*

CE n'étoit pas aſſez pour moi, Madame, de viſiter les lieux ſaints de Jéruſalem, ma curioſité s'étendoit juſqu'au Jourdain & ſes environs. Ayant donc trouvé une caravanne preſſée d'un zèle différent du mien, je me ſuis joint à elle pour entreprendre ce pieux pélérinage. Après avoir fait environ trois quarts de mille de chemin,

nous arrivâmes à Béthanie, village fameux par la réſurrection du Lazare. On nous montra l'endroit où étoit ſon tombeau. On y apperçoit quelques débris d'une maiſon; mais aucun veſtige ne dénote qu'il y ait eu autrefois une ville dans cet endroit là. A une certaine diſtance de Béthanie on remarque ſur une montagne un fort bâti par les chrétiens du tems des croiſades. Cette route indique la ſituation primitive de la Judée, & il y a lieu de croire qu'elle eſt aujourd'hui la même qu'elle étoit depuis un tems immémorial, quoique pluſieurs écrivains prétendent qu'elle ait changé de face depuis la mort du Chriſt. La Judée, en effet, eſt

un pays rempli de montagnes & de vallées, & c'eſt ainſi qu'elle eſt décrite dans l'ancien & le nouveau Teſtament qui l'appellent un pays montagneux, quoique cependant ſes montagnes n'aient jamais été fort élevées. Les vallées de même que les collines, loin d'être fertiles, ſont incultes & déſertes, & pleines de cailloux. Le terrein eſt néanmoins ſuſceptible de culture, & il dédommageroit amplement le laboureur de ſes ſoins. Ce mêlange continuel de montagnes & de vallées rend les chemins de la Judée extraordinairement dangereux, à moins qu'on ne voyage avec des chevaux Arabes, qui ſont habitués à marcher ſur les cailloux

dont le pays eſt rempli, & qui les franchiſſent avec une adreſſe ſurprenante. J'ai obſervé cependant que tout habitués que ſont ces animaux à gravir les montagnes, ils ne laiſſent pas que de broncher ſous la main d'un mauvais écuyer.

Nous découvrimes enfin la célèbre plaine de Jéricho, qui s'étend l'eſpace de deux lieues le long de la terre morte. A peine arrivés, nous allâmes viſiter la montagne ſur laquelle Jéſus-Chriſt jeûna & eſſuya de la part du démon cette tentation fameuſe à laquelle, heureuſement pour nous, il eut le courage de réſiſter, courage qui n'a pas été imité depuis par tous ſes

vicaires. Je ne vous dissimule point qu'il faut être animé d'une sainte ferveur pour s'exposer à gravir cette montagne. Elle est haute & pointue, & présente à gauche une vallée profonde, sur laquelle le rocher s'élevoit perpendiculairement. Le chemin qui conduit au sommet est d'ailleurs très-dangereux. Il est étroit, roide, scabreux, plein de rochers & de cailloux, qu'on est obligé de franchir à chaque pas pour y arriver. La difficulté augmente encore à cause de la vallée qui est à côté; car indépendamment de son aspect qui est effroyable, elle est si périlleuse que si un cheval venoit à broncher, on seroit perdu sans ressource. On trouve près du

ſommet de la montagne les débris d'un ancien couvent grec, qui prouve que les premiers Anachoretes choiſiſſoient toujours pour leur demeure ſoit des déſerts, ſoit des rochers inacceſſibles, où ils offroient dans la retraite leurs prières à l'Eternel. Il s'en faut bien que nos cénobites actuels ſoient auſſi farouches & auſſi retirés. Mais ſi ces anciens ſolitaires, fuyant les écueils dont le monde eſt environné, renonçant à toutes les douceurs de la vie, accouroient dans des lieux ſauvages pour s'occuper uniquement du ſouverain de tous les êtres & lui adreſſer humblement tous leurs vœux, leurs modernes ſucceſſeurs ſupérieurs à ces craintes

puſillanimes,

puſillanimes, vivent au milieu de nous afin de nous édifier par leurs exemples, & ſe concilient par-là cette admiration légitime dont la philoſophie voudroit vainement nous faire revenir.

Jéricho, cette ville fameuſe, ne ſubſiſte plus. On ne voit plus aujourd'hui aucun édifice dans l'endroit où elle étoit autrefois ſituée. Ainſi nous continuâmes notre route vers le Jourdain, & nous apperçûmes bientôt le rivage de ce fleuve. L'eau du Jourdain eſt profonde, limoneuſe, & plus chaude que froide : le ſol des environs conſiſte en une terre glaiſe grisâtre & ſablonneuſe. Toute la ſurface eſt couverte de ſel, d'où il eſt aiſé de

préſumer qu'à la faveur de la culture elle recouvreroit cette ancienne fertilité dont elle étoit douée du tems des Iſraélites. Quelques cantons de ce déſert ſont couverts de plantes & d'arbuſtes inconnus dans nos climats. On y trouve auſſi la caille de la terre ſainte qui vraiſemblablement eſt la même que celle qui ſervit de nourriture dans le déſert au peuple chéri de Dieu.

Je retournai peu ſatisfait de mon voyage à Jéruſalem ; & je me hâtai de viſiter les endroits qui avoient échappé à mes recherches ; car les lieux célèbres par les ſouffrances du Chriſt ne ſont pas les ſeuls qui attirent ici l'attention du voyageur. Pluſieurs monumens antiques s'y

ſont auſſi remarquer. Tels ſont entr'autres le palais d'Hérode; la tour qui ſe défendit ſi long-tems contre Veſpaſien; l'endroit où étoit une des portes du temple de Salomon & celui où les habitans prétendent que naquit la chaſte épouſe de Joſeph. On y voit encore l'hôpital de ſainte Hélène qui étoit autrefois un bâtiment magnifique, & qui ſert aujourd'hui d'hôpital pour les Turcs; le palais de Pilate où le gouverneur fait ſa réſidence; la priſon de S. Pierre où les Turcs enferment les criminels qui ont mérité la mort; une chapelle grecque bâtie dans l'endroit où Abraham voulut ſacrifier Iſaac; & parmi les raretés modernes, l'apoticairerie

des Latins qu'on peut regarder comme la plus précieuſe qui ſoit au monde. On y trouve tous les baumes imaginables & ſur-tout celui de Jéruſalem dont l'excellence ſalutaire eſt reconnue. Mais ce qui me ſurprit davantage, ce fut une cérémonie ſuperſtitieuſe que je ne m'attendois pas à trouver dans le lieu qui à ſervi de berceau à notre religion.

Tous les chrétiens Grecs, Arméniens, Syriens & Cophtes croyent qu'il ſort la veille de Pâques un feu ſurnaturel du ſaint ſépulcre, auquel ils donnent le nom de feu ſacré. Ils ſont intimement perſuadés que ce ſont leurs prêtres qui le font deſcendre du ciel par une eſpèce

de miracle. En conſéquence un prêtre de chacune de ces ſectes deſcend à deux heures ce jour là dans le ſaint ſépulcre. Ils y font leurs prières, & c'eſt à elles que le peuple attribue la deſcente du feu ſacré. Dans ces entrefaites les Grecs qui ſont les plus déréglés de tous les chrétiens ſe conduiſent dans le chœur autour du ſaint ſépulcre, à-peu-près de la même manière que les anciens ſe conduiſoient dans leurs bacchanales. Les enfans danſent & ſautent dans ce lieu & y repréſentent la mort & la réſurrection du Chriſt. A quatre heures les différentes nations commencent une proceſſion. Peu de tems après on ſort du tombeau une lampe,

que tous les assistans croient avoir été allumée avec le feu sacré. Alors comme chacun s'empresse d'allumer son flambeau le premier, on ne tarde pas à en venir aux coups. Ce tintamare affreux auroit des suites funestes, si les Turcs n'y mettoient fin en chassant la populace à coups de fouets & de batons. Les Latins & tous les gens sensés regardent avec mépris cette superstition; mais il est difficile d'en dégoûter le peuple qui y est maintenu d'ailleurs par la cruelle avarice des prêtres.

En effet on attache une grande importance à recevoir le feu sacré de la première main, & cette faveur rapporte des somme considérables aux couvens, qui parta-

gent fidèlement le revenu de cette ſuperſtition.

LETTRE CCXXXIV.

D'Acre.

ON a de la peine, Madame, à quitter Jéruſalem, déchue à la vérité de ſa première ſplendeur, mais remplie de monumens antiques. Il n'eſt preſque pas une pierre qui ne ſoit recommandable par ſon ancien uſage, pas un lieu qui n'ait été le théâtre d'une ſcène mémorable. On admire hors de la ville le tombeau des rois, taillé dans le roc. Les portes en ſont d'une pierre extrêmement dure & tournent ſur deux gonds qui ont été taillés en

place. Plus loin exiſte encore la grotte où le prophète Jérémie a écrit ſes lamentations, & celle où Jeſus-Chriſt ſua du ſang. Le lieu où il exhorta les apôtres, celui où il fut pris, enfin une foule d'endroits célèbres attirent par-tout les pas des fidèles. On découvre auſſi ſur une montagne ſituée aux environs de Jéruſalem des débris qui ne ſont pas auſſi reſpectables. Ce ſont les ruines de la ville *Silvia*, où Salomon tenoit ſes trois cens concubines. Les maiſons en ſont à preſent habitées par de pauvres payſans.

Il me reſtoit à voir la ville qui donna le jour au Dieu des chrétiens. Je partis donc de Jéruſalem pour

accomplir ce pieux deſſein. On me montra ſur la route l'endroit où l'on dit qu'Elie dormoit lorſque l'ange lui apparut. C'étoit un creux oblong dans un rocher, ombragé d'un olivier. Je ne ſais ſi le prophète le trouva creuſé de la ſorte, ou ſi les habitans ne l'ont pas creuſé eux-mêmes afin de rendre le miracle plus vraiſemblable. Quoi qu'il en ſoit, l'endroit étoit très-commode pour dormir. A côté de cet endroit eſt un tombeau qui porte le nom de *Rachel*. Après deux heures de marche j'arrivai à Béthlehem. C'eſt un gros village ſitué ſur une éminence, habité par des catholiques Romains, des Mahométans & des payſans Arabes.

Les maiſons tombent en ruine, & l'on n'y remarque qu'un ſeul édifice aſſez bien bâti & environné d'une forte muraille. Cet édifice eſt un couvent.

A peine arrivé, je deſcendis dans une grotte ſouterraine où l'on me montra à gauche l'endroit où naquit le Chriſt & la crêche dans laquelle on le mit. On a élevé deux autels en cet endroit devant leſquels ſont des lampes qui brûlent nuit & jour. Au-deſſus de la grotte s'élève une belle égliſe d'une architecture particulière, qui a ſervi, dit-on, de modèle à S. Pierre de Rome. La grotte ſacrée ſe trouve directement ſous le chœur de cette égliſe, près de laquelle on en ap-

perçoit une ſeconde, aſſez vaſte, bien bâtie & ornée de deux rangs de colonnes de marbre. On y montre un endroit où S. Jean avoit ſon école & ſa chapelle. Ce ſont les Latins qui ſont en poſſeſſion des lieux ſaints de Béthlehem ; & quoique les Grecs y aient un petit couvent, ils ne peuvent les viſiter ſans leur permiſſion. Aux environs de ce village on apperçoit divers monumens, bâtis, ſi l'on s'en rapporte aux habitans, par les Juifs dans les jours de leur ſplendeur. On remarque auſſi aux environs de Béthlehem une montagne, que les habitans appellent encore aujourd'hui la montagne des François en mémoire des croiſades.

Les habitans de ce village ſont continuellement en querelle avec les habitans de Jéruſalem, d'Hébron & des autres villages voiſins, & rarement ces diſſentions s'appaiſent-elles ſans effuſion de ſang. Ce n'eſt point la religion qui cauſe ces démêlés, mais l'intérêt. C'eſt, par exemple, le droit de fournir aux pélerins les chevaux dont ils ont beſoin, & de recevoir les différens tributs des voyageurs. D'ailleurs les Béthléhemites, de même que les autres habitans de la Paleſtine, tant chrétiens que Mahométans, ſont diviſés en deux partis que l'on appelle les enſeignes blanches & rouges. J'ignore l'origine de cette guerre inteſtine qui n'eſt avan-

tageuſe qu'aux Turcs. Car ſans cette déſunion ils tiendroient difficilement ſous leur obéiſſance un pays aſſez étendu, ou du moins auroient-ils beſoin de forces plus conſidérables.

Le grand commerce de tous les lieux ſaints conſiſte en chapelets, en ſaints ſépulcres, en croix, &c. On en envoie dans tous les pays catholiques de l'Europe; mais ſurtout en Italie, en Eſpagne & en Portugal. D'ailleurs il n'eſt guère de pélerin qui n'en achète en partant, & juſqu'à préſent ce commerce étoit auſſi sûr pour les habitans de Jéruſalem & de Béthléhem que l'eſt celui de la muſcade & de la canelle pour les Hollan-

dois. Je crois cependant qu'on placeroit mal ſes fonds aujourd'hui dans ce commerce dont la décadence eſt ſenſible, malgré les indulgences que le pape accorde à ceux qui rapportent de ces pieux bijoux de la terre ſainte. Je ne me chargeai point de ces religieux colifichets, dans la crainte d'en être dépouillé par les infidèles que j'avois encore à viſiter, & je me rendis après avoir quitté ces lieux remplis de monumens miraculeux, au port d'Acre, ſi célèbre dans l'hiſtoire des croiſades.

Cette ville eſt la réſidence d'un vice-conſul François qui a ſous ſa protection pluſieurs marchands qui font le commerce de Marſeille.

Depuis les chevaliers de S. Jean, perſonne n'avoit jamais penſé à fortifier cette ville, quoiqu'elle fût la clef de la Galilée. Mais un Arabe qui avoit envahi depuis peu ce gouvernement, s'étoit occupé des fortifications. Cet ouvrage nouvellement conſtruit conſiſte en un rempart de quatre braſſes de hauteur, fermé par deux portes très-ſolides. Ce rebelle avoit fait commencer un baſtion à l'un des angles au-dedans duquel devoit être ſon palais. Il avoit employé à cet ouvrage les débris de l'ancien château & de l'ancien palais de cette ville. Il ſe ſervit même de ceux de l'ancienne Ptolémaïde, & l'on aſſure qu'en faiſant creuſer pour décou-

vrir ces ruines, il trouva un tréſor qui ne l'aida pas médiocrement dans l'exécution de ſon deſſein. La mort interrompit le projet de ce rébelle, & ſon ouvrage eſt reſté ſuſpendu.

Comme Nazareth n'eſt qu'à peu de diſtance de la ville d'Acre, je ne pus me défendre de viſiter auſſi cette ville conſacrée par le ſéjour du fils de Marie. La route d'Acre à Nazareth eſt ſûre & agréable. Nazareth eſt un grand village ſitué dans une vallée, dont les maiſons ſont de pierre, mais bâties ſans goût. Il eſt habité par des Arabes & des chrétiens la plupart catholiques Romains, & par quelques Grecs qui n'y ont qu'un ſeul prê-

tre. On y remarqne un couvent de Franciſcains vaſte & entouré de fortes murailles. Ce couvent richement doté eſt deſſervi par quinze ou vingt religieux, dont les privilèges dans cet endroit ſont infiniment plus grands que dans aucun autre de la terre ſainte & même de tout le Levant. Ces moines afferment du Pacha de Seyde, Nazareth & deux autres villages, quatre mille piaſtres par an, moyennant quoi ils ſont ſeigneurs haut-juſticiers de tous les habitans. En conſéquence, ils gouvernent également les Arabes & les chrétiens, & ils ont ſous eux un officier Arabe qui exerce la juſtice en leur nom.

Les curioſités ne ſont pas nombreuſes à Nazareth. On y voit une pierre fort groſſe qui, dit-on, ſervit pluſieurs fois de table à Jeſus & à ſes diſciples; une égliſe bâtie ſur les ruines d'une ſynagogue où prêcha ſouvent ce divin légiſlateur; l'endroit où étoit la maiſon du chaſte Joſeph; enfin un puits où ſon épouſe immaculée alloit puiſer de l'eau.

Tels ſont les objets de vénération que l'on rencontre à Nazareth. Il ne me reſte plus à parcourir dans ce voyage que les lieux où étoient autrefois Tyr & Sidon, ces villes ſi renommées par leur ſplendeur & par l'induſtrie de leurs habitans.

LETTRE CCXXXV.

De Seyde.

JE partis d'Acre, Madame, pour me rendre à Seyde, accompagné d'un ſeul cavalier; car cette eſcorte ſuffit dans preſque tous les cantons de la Syrie où un Franc voyage auſſi librement que dans aucun pays de la chrétienté. Nous traversâmes pendant l'eſpace de deux lieues un beau pays qui produit entr'autres plantes du ſaule & une quantité prodigieuſe d'abſynthe. Au bout de ces plaines ſont des montagnes affreuſes qu'il faut gravir, tantôt à pied, tantôt à cheval. Elles avancent dans la mer & forment trois

caps, dont l'un eſt appelé par les marins le cap blanc, à cauſe de la blancheur des pierres à chaux dont la montagne eſt compoſée. Au-deſſus de ce cap on apperçoit les ruines d'un vieux château, bâti par les Chevaliers de S. Jean. Au ſortir de ces montagnes le chemin devient agréable, & curieux par une quantité de ruines que l'on y rencontre. Telles ſont, entr'autres, celles de Scanderette, une des villes qu'Alexandre fit bâtir, mais dont il reſte à peine quelques veſtiges. Là recommencent les montagnes dans leſquelles Alexandre fit ouvrir une route pour donner paſſage à ſon armée. Ce travail étoit digne d'Alexandre, & il n'appartenoit qu'à

lui d'imaginer cette reſſource. Nous arrivâmes après avoir traverſé cette ouverture, à l'endroit le plus remarquable de la route, ſavoir aux puits de Salomon qui fourniſſoient de l'eau à Tyr par le moyen d'un aqueduc. Ils ſont au nombre de trois & creuſés dans une montagne de pierre de grès à la portée d'un coup de fuſil de la mer. Deux de ces puits ſont quarrés & placés l'un au-deſſous de l'autre. Le troiſième eſt le plus remarquable, il eſt rond & a au moins cent pieds de diamètre. Il eſt percé de deux trous par où l'eau tombe dans un petit réſervoir. On l'emploie à faire aller des moulins, mais autrefois elle ſe rendoit à Tyr par un aque-

duc de deux lieues de long taillé dans la montagne & dont on voit encore quelques veſtiges. Les reſtes de ce monument ſuffiſent pour faire juger de la magnificence du monarque, & de l'opulence du peuple qui l'ont conſtruit. Deux heures après j'apperçus la ville de Tyr qu'on appelle Zur aujourd'hui.

C'eſt ici que le voyageur étonné ſe demande ce qu'eſt devenue cette ancienne magnificence qui rendoit cette ville ſi recommandable, ce que ſont devenus ces ports célèbres, ces édifices ſuperbes, ces atteliers opulens, & ſur-tout ces habitans induſtrieux dont la renommée a ſi long-tems rempli l'univers. Tyr, autrefois la reine de la mer, n'eſt

plus qu'un miſérable endroit qui mérite à peine le nom de village, & dont les habitans malheureux ſont contraints de chercher dans la pêche une étroite ſubſiſtance. On voit encore aux environs de Zur de beaux morceaux de marbre, de porphyre & de granite qui atteſtent l'ancienne ſplendeur de cette ville. Le port de Tyr eſt néanmoins infiniment plus ſûr que ceux d'Acre & de Seyde, & les vaiſſeaux François y relâchent ſouvent en hiver. Il ne dépendroit que de la volonté d'un Schech de rendre à cette ville une partie de ſon opulence, en y faiſant bâtir des magaſins & des maiſons à l'uſage des négocians & des voyageurs.

Seyde, célèbre autrefois ſous le nom de Sidon, n'a pas éprouvé une ruine auſſi funeſte. Cette ville eſt encore une des cités les plus remarquables du Levant, quoiqu'elle ait beaucoup perdu de ſes richeſſes & de ſa grandeur. Les jardins de Seyde ſont la principale branche de ſon opulence actuelle; ils ſont auſſi le premier & le ſeul objet de la curioſité des voyageurs. Ces jardins s'étendent l'eſpace d'une lieue hors de la ville & contiennent une ſi grande quantité de grenadiers, d'abricotiers, de figuiers, d'orangers, de pruniers, enfin de toutes ſortes d'arbres fruitiers, qu'on exporte tous les ans de cette place pluſieurs milliers de charges de ces fruits.

Il croît à Seyde une infinité de mûriers dont les feuilles ſervent à nourrir les vers-à-ſoie qu'on y élève en grand nombre. La glu qu'on tire du fruit de l'arbre, appellé *cordia-ſebeſten*, eſt un des articles les plus conſidérables de ſon commerce. Cet arbre croît ſans culture dans la Paleſtine & abonde ſur-tout dans les jardins de Seyde.

Les tombeaux des anciens rois de Syrie ſont à une petite diſtance de cette ville. Ils ne reſſemblent guère aux aſiles funèbres de Palmyre dont je vous ai décrit la magnificence. La ville n'eſt pas grande, mais elle offre d'aſſez belles maiſons du côté de la mer, parmi leſquelles celle des François eſt la

plus grande & la mieux bâtie. Son port a été entièrement ruiné par le fameux Fackardin, ce qui eſt cauſe que les vaiſſeaux européens ſont obligés de mouiller dans la rade, ou de relâcher en hiver dans celui de Zur. La ville eſt défendue par un vieux château où il y a quelques canons & une petite garniſon. Seyde a pour gouverneur un Pacha à trois queues. Elle eſt habitée par des Turcs, des Maronites, des Chrétiens & des Grecs. Les Arméniens n'y ont ni égliſe, ni maiſons. Les François font preſque tout le commerce de cette ville; ils y ont neuf maiſons & un conſul auquel le vice-conſul d'Acre eſt ſubordonné. On charge

tous les ans à Seyde vingt vaiſſeaux au moins pour la France. Les marchandiſes qu'on en tire, conſiſtent en coton filé & en ſoies dont la valeur ſe monte annuellement à plus de cinq cens mille livres. La potaſſe, l'huile & la noix de gale ſont auſſi des denrées d'exportation. Les François y apportent en échange des draps, des épiceries, du fer d'Eſpagne & des drogues pour la teinture. On y envoie auſſi tous les ans de Marſeille quantité de piaſtres qui paſſent pour la plupart à Damas où ces eſpèces ont beaucoup de cours, ainſi que ſur toute la côte de Syrie.

Je rencontrai aux environs de cette ville un berger qui condui-

ſoit le plus grand troupeau de chèvres que j'euſſe encore vu dans le pays. Il dînoit avec des épis de froment à moitié mûrs qu'il mangeoit après les avoir fait rôtir. Il m'invita à ſon repas frugal dans lequel il m'offrit pour boiſſon du lait tout chaud. Il eſt parlé de ces épis ainſi rotis dans le livre de Ruth, ce qui prouve que cette nourriture eſt fort ancienne dans l'Orient. Les premiers hommes qui usèrent de cette nourriture, ignoroient les rafinemens de l'art, & vraiſemblablement ceux qui s'en ſervent les ignorent encore. Cependant il ne faut pas en vouloir à ceux qui ont inventé l'art de la boulangerie, car il y a beaucoup

de différence entre du bon pain de froment & des épis ainſi rôtis.

On me montra hors de la ville près de la mer un tombeau dans lequel trois Pachas ſont enterrés ; & à quelque diſtance delà un kan démoli qui appartenoit autrefois aux Vénitiens, avant qu'ils euſſent été maſſacrés par les Turcs. Il y a près de la ville un puits dont l'eau vient d'une ſource ſouterraine, de même que celle des cîternes de Salomon, & qu'on appelle le puits de Sidon ; d'où il eſt aiſé de conjecturer que cette ville s'étendoit jadis juſqu'à cet endroit, tandis qu'elle eſt aujourd'hui éloignée d'une lieue de la mer.

Vous préſumez, ſans doute, que

la ſuperſtition règne dans ce pays, ainſi que dans ceux que je viens de parcourir. Un de ſes effets ridicules concerne ici les vers-à-ſoie. Les femmes qui en élèvent ſont intimement perſuadées, qu'ils ne réuſſiſſent point lorſqu'un étranger les regarde. C'eſt ce qui m'empêcha d'examiner le genre d'éducation que reçoit à Seyde ce reptile ſi eſtimé & ſi précieux. Je remarquai ſeulement qu'il ſe trouvoit dans tous les jardins des huttes faites avec des branches d'arbres dans leſquelles vivent, travaillent & meurent ces inſectes ſi communs dans tout l'Orient.

L'aqueduc de Seyde eſt encore un des monumens remarquables de

cette ville. Il conduit l'eau pendant l'eſpace de deux milles juſques dans la ville. Cette eau eſt diſtribuée dans tous les quartiers par des conduits, pratique uſitée dans toutes les villes du Levant qui manquent de réſervoirs. Cet aqueduc traverſe la plupart des jardins d'un bout à l'autre; & l'on forme de chaque côté où il paſſe un bois compoſé de toutes les différentes eſpèces d'arbres qui croiſſent dans le pays. On a ſoin d'y ménager quelques ouvertures à travers deſquelles l'eau jaillit & forme des caſcades qui produiſent un effet admirable parmi cette verdure.

Seyde eſt la dernière des villes de la Syrie que j'aie viſitée, & quoi-

qu'un grand nombre de bourgs ruinés puſſent attirer encore la curioſité des voyageurs, j'ai cru devoir borner mon dévot pélérinage, & attendre le moment favorable de parcourir les autres échelles du Levant.

LETTRE CCXXXVI.

De Seyde.

Mes obſervations, Madame, ſur les mœurs & les uſages des habitans actuels de la Syrie, n'étoient pas aſſez intéreſſantes pour occuper une place conſidérable dans cette relation. Celles qui me reſtent à faire tant ſur les animaux que ſur les autres productions de

cette contrée ne ſeront pas plus étendues.

Ce pays ne fournit pas une groſſe quantité de bétail. Les habitans ſe ſervent pour le tirage d'une ſorte de bœufs qui ont les jambes extrêmement longues & le corps fort maigre, & d'une autre eſpèce plus petite, qui a les cornes courtes. Les bufles ſont aſſez communs en Syrie; mais l'animal qui y abonde davantage, & qui en même tems y eſt le plus eſtimé pour la nourriture, eſt le mouton. On diſtingue deux eſpèces de mouton. L'un appelé bedouin, reſſemble beaucoup aux moutons d'Angleterre, ſi ce n'eſt qu'il a la queue plus longue & plus épaiſſe. La ſeconde eſpèce

eſt beaucoup plus nombreuſe, & a la queue extraordinairement grande. La Syrie produit auſſi une ſorte de chèvres qui ont les oreilles d'une longueur prodigieuſe & larges à proportion. Le lait de ces animaux eſt de très-bon goût & ſe vend dans les rues depuis le mois d'avril juſqu'au mois de ſeptembre.

La gazelle abonde dans cette contrée. Celles qui habitent les montagnes ſont les plus eſtimées; elles ont le col & le dos d'une couleur brune foncée. La gazelle de plaine eſt d'une couleur plus claire, & a beaucoup moins d'agilité. Cependant les deux eſpèces procurent une chaſſe agréable; leur courſe eſt ſi rapide que les meil-

leurs levriers ont de la peine à les joindre ſans un faucon. Dans la ſaiſon de leur chaſſe, elles ſont maigres, mais de fort bon goût. On prétend qu'elles ſont plus graſſes en été, & qu'alors elles ne cèdent pas en délicateſſe à notre meilleur gibier. Les lièvres ſont ici en grande quantité; ils ſont très-recherchés des Arabes, mais les naturels du pays n'en font aucun cas.

Parmi les animaux utiles de la Syrie, le chameau, cet animal ſi commun dans l'Orient, occupe la première place. On en diſtingue ici de quatre ſortes; le chameau Turc qui eſt plus grand, plus fort & plus velu que tous les autres; il eſt auſſi d'une couleur plus foncée

& peut porter une charge de 800 livres, mais il ne travaille point dans les mois de juin, juillet & août faute de pouvoir ſupporter la chaleur ; le chameau Arabe qui ne porte guère plus de cinq cens livres, mais qui, s'il eſt plus petit & moins robuſte que le précédent, eſt plus dur au travail & plus facile à nourrir ; il peut même ſe paſſer de boire pendant très-long-tems. Le dromadaire forme la troiſième eſpèce de chameau que l'on rencontre en Syrie. On le croit iſſu de la belle eſpèce des chameaux Arabes. Il eſt bien fait & ſi léger à la courſe, qu'il fait dans le même eſpace de tems deux fois autant de chemin que les autres. Enfin la

dernière

dernière claſſe de ces animaux eſt une ſorte de chameau qui a deux boſſes ſur le dos; mais cette eſpèce eſt très-rare dans cette contrée.

Le loup & l'hyène déſolent auſſi cette région. Ces animaux n'attaquent jamais les hommes, mais ils n'en uſent pas de même envers les troupeaux. Cependant les loups ſont ici ſujets à la rage; dans cet état ils livrent également la guerre aux hommes & aux beſtiaux; & alors leur morſure eſt mortelle. Le ſerpent ſemble craindre la préſence de l'homme; d'ailleurs on m'a aſſuré que ſa piqûre n'étoit point venimeuſe. Il en eſt de même de celle du ſcolopendre & du ſcorpion qui, plus hardis que le

ſerpent, vont quelquefois piquer les gens du pays juſques dans leurs maiſons ; mais la douleur qu'ils cauſent ſe diſſipe au bout de quelques heures. On voit auſſi des nuées de ſauterelles dans ce pays, cependant elles y ſont moins fréquentes qu'en Arabie. Les lézards y ſont plus communs ; ils ravagent tout le pays & n'ont point la diſcrétion des crapauds, qui ſe contentent d'habiter le long des côtes.

C'eſt ici le véritable pays du pigeon voyageur, dont les Européens ſe ſervoient autrefois pour porter promptement des nouvelles intéreſſantes. Cette pratique n'eſt plus en uſage depuis bien des années.

La petite chaſſe eſt ici un métier ; mais les gens diſtingués chaſſent à l'oiſeau & à la grande bête. Les faucons, dont on ſe ſert pour chaſſer les lièvres & les gazelles, ſont le baraban & le ſefy. Ces oiſeaux ſont très-gros, & quoique ſauvages lorſqu'on les prend, il faut peu de jours pour les dreſſer & les inſtruire. On choiſit les plus fiers de ces oiſeaux, & on les accoutume à s'attacher à la mâchoire de l'animal, afin de retarder ſa courſe & de donner aux chiens le tems d'arriver. Ceux qui ſervent à la chaſſe du lièvre, le tuent quelquefois d'un ſeul coup, ſur-tout quand ils ont faim ; mais les mieux dreſſés ſe contentent d'étourdir l'animal en

le frappant avec leurs ſerres ; ils rallentiſſent ainſi ſa courſe, & facilitent au lévrier le moyen d'arrêter ſa proie.

Dans la chaſſe à l'oiſeau on fait uſage d'un grand faucon à longues jambes, aſſez ſemblable à un autour, & de deux autres plus petits dont l'un qui n'eſt guère plus gros qu'un pigeon, abat le plus grand aigle, en le frappant ſous l'aîle & en le privant ainſi de l'uſage de cette partie. Ce faucon a une autre manière de terraſſer le roi des oiſeaux. Il s'attache ſur le dos de l'aigle entre les deux aîles, de ſorte que tous les deux tombent peu-à-peu par terre, où le petit faucon ſeroit infailliblement dévoré, ſi le fau-

connier ne ſe trouvoit là à portée de ſauver la vie de ſon oiſeau. Cet adverſaire ſi redoutable de l'aigle veut être pris tout jeune au ſortir du nid ; car il eſt ſi farouche que quand il eſt un peu âgé, on ne ſauroit ni l'apprivoiſer ni l'inſtruire.

Je me hâte, Madame, de quitter la Syrie ; elle eſt menacée d'un fléau déſolateur que le voyageur le plus intrépide ne ſauroit affronter. Ce fléau terrible eſt la peſte qui exerce ſes ravages dans cette contrée au moins une fois tous les dix ou douze ans. Malheureux le peuple aſſujetti à cette mortelle contagion ! On ne ſauroit ſe rappeler ſans frémir les ſpectacles af-

freux de mort & de misère qu'elle traîne à ſa ſuite.

J'ai ſu que les habitans de Syrie tâchoient d'échapper à la malignité de cette maladie en ſe tenant renfermés dans leur maiſon & en fuyant toute communication extérieure. Ils reçoivent leurs proviſions par une fenêtre de leur eſcalier deſtinée à cet uſage. Ils ont pour cet effet une corde avec une chaîne de fer à laquelle eſt ſuſpendue une poële ou caiſſe de fer, qui contient tout ce dont ils ont beſoin; mais avant d'y toucher ils ont grand ſoin d'arroſer de vinaigre ces proviſions & de les paſſer au ſoufre. L'impatience que cauſe cette retraite forcée, la crainte de l'in-

fection, les cris & les lamentations que pouſſent les femmes nuit & jour, les chants des prêtres qui accompagnent les convois, tout ſe réunit pour rendre cette ſituation affreuſe.

Comme l'époque à laquelle ſe renouvellera ce venin deſtructeur eſt près d'arriver, je n'ai garde de prolonger mon ſéjour. Je vais viſiter la célèbre ville de Smyrne, bâtie par les ordres d'Alexandre, & qui ſe vante d'avoir donné le jour au prince des poëtes.

LETTRE CCXXXVII.

De Smyrne.

LA Natolie, Madame, eſt cette portion de l'Aſie ſi célèbre dans l'Hiſtoire Ancienne ſous le nom d'Aſie mineure, & que les orientaux ont nommée Natolie ou Anadoli, c'eſt-à-dire, contrée du Levant, parce qu'en effet elle eſt au levant des îles de la Grece. Elle forme une grande preſqu'île, ayant au nord la mer Noire, à l'oueſt la mer de l'Archipel & au ſud une partie de la Méditerranée. Les annales de l'Antiquité nous apprennent que les Grecs d'Europe avoient envoyé des colonies ſur preſque

toutes les côtes de l'Asie Mineure, & même dans son intérieur ; que les Gaulois, connus sous le nom de Galates, s'y étoient établis aussi. Ce pays passa ensuite sous la domination des Perses. Après la mort d'Alexandre, quelques contrées de l'Asie Mineure eurent des rois particuliers ; d'autres furent soumises aux rois de Syrie. Les Romains y entrèrent à peine qu'ils projettèrent de la conquérir entièrement. Ils la réduisirent en plusieurs provinces Romaines & y établirent des préteurs, entr'autres, Sylla, Lucullus & Quintus, frère de Ciceron. Sous le règne d'Auguste elle fut gouvernée par un proconsul.

La Natolie passa des Romains

aux Grec, ainſi que toute la partie orientale de ce vaſte empire. Elle leur fut enlevée par les Califes ſous leſquels la famille Turcomane, dite des Seldgioucides, s'y établit. Les Ottomans, d'abord ſujets, puis ſouverains, commencèrent par s'y faire un petit état, & parvinrent enſuite en Europe où ils s'emparèrent de Conſtantinople & de tout ce qui ſe nomme aujourd'hui Turquie Européenne.

La Natolie a été autrefois plus étendue qu'elle ne l'eſt actuellement. Ses bornes ſont reſſerrées depuis la conquête des Turcs. Elle eſt diviſée en quatorze diſtricts; & ſa capitale eſt Khiutayé.

Un grand nombre d'Européens

entendent parler des Echelles du Levant ſans connoître l'origine de cette dénomination ; elle eſt due aux Vénitiens, jadis les plus habiles commerçans de l'Europe. Dans le tems que ces républicains & d'autres négocians Italiens faiſoient preſque ſeuls le commerce du Levant, leurs bâtimens portoient ſucceſſivement dans tous les ports les marchandiſes dont on avoit beſoin. Cette manière d'aller ainſi de degré en degré s'appeloit *fare la ſcala*, ou faire l'échelle ; c'eſt delà qu'eſt venu le nom d'*Echelle* donné aux ports que les Européens fréquentent dans le Levant.

Chaque nation entretient dans ces Echelles, ou du moins dans

quelques-unes, des hommes publics qui ſous le nom de conſuls ou de vice-conſuls, y veillent aux intérêts de ſon commerce. La plus renommée de ces Echelles eſt celle de Smyrne, ville antique & fameuſe, mais bien déchue de ſon opulence & de ſa ſplendeur paſſées.

Les premiers fondateurs de cette cité furent des Grecs ſortis d'un quartier d'Ephèſe, nommé Smyrna, mais qui ne bâtirent que quelques hameaux au fond du golfe, qui, depuis a porté le nom de leur ancienne patrie. Alexandre voulut les raſſembler & leur fit conſtruire une ville près de la rivière de Melès. Antigone commença cet ouvrage par les ordres de ce conquérant;

il fut achevé par Lyſimaque.

Une ſituation auſſi heureuſe que celle de Smyrne avoit probablement excité le génie de ſon fondateur ; elle lui préſageoit la grandeur & la proſpérité de cet établiſſement. Dès ſa naiſſance, elle partagea la conſidération dont jouiſſoient les autres villes célèbres de l'Ionie, & devint bientôt le centre du commerce de l'Aſie Mineure. Son luxe y attira tous les arts ; elle fut décorée d'édifices ſuperbes ; & remplie d'une foule d'étrangers qui venoient l'enrichir des productions de leurs pays, admirer ſes merveilles, chanter avec ſes poëtes & s'inſtruire avec ſes philoſophes. La beauté du climat

ſembloit influer ſur celle des individus qui offroient aux artiſtes des modèles parfaits que l'on auroit en vain cherchés dans les autres contrées de l'univers. Les heureux citoyens de Smyrne, ſoumis à l'autorité des loix, ne virent s'élever parmi eux aucun de ces tyrans qui opprimèrent tant de villes Grecques ; & les Romains mêmes qui avoient l'injuſtice de vouloir être ſeuls libres dans l'univers, reſpectèrent le bonheur de cette république & lui laiſſèrent au moins l'ombre de la liberté, le plus grand des biens, après la liberté même.

Smyrne étoit une des villes qui revendiquoient l'honneur d'avoir vu naître Homère. On montroit

ſur les bords du Mélès le lieu où Critheis, ſa mère, lui avoit donné le jour, & la caverne où il ſe retiroit pour enfanter ſes ouvrages immortels. Un monument élevé à ſa gloire & qui portoit ſon nom, préſentoit au milieu de la ville de vaſtes portiques ſous leſquels ſe raſſembloient les citoyens pour chanter ſes chef-d'œuvres; enfin la monnoie de Smyrne repréſentoit la figure de ce poëte, comme ſi ce peuple ſpirituel eut reconnu ce génie ſublime pour ſon ſeul ſouverain.

Cette ville fortunée conſerva les reſtes précieux de cette proſpérité juſqu'à l'époque où l'empire eut à lutter contre des barbares qui fon-

dirent ſur un peuple ſuperſtitieux avec d'autant plus d'avantage que ſes ſouverains aſſembloient des conciles quand il alloit lever des armées. Elle fut priſe par les Turcs, repriſe par les Grecs, toujours pillée, toujours détruite. Au commencement du treizième ſiècle, il n'en exiſtoit plus que les ruines & la citadelle qui fut réparée par l'empereur Jean Comnène. Cette forteresſe ne put réſiſter aux efforts des princes Ottomans dont elle fut ſouvent la réſidence.

Smyrne ne commença à ſortir de ſes ruines que lorſque les Turcs furent entièrement maîtres de l'empire. Alors ſa ſituation lui rendit une partie des avantages que la

guerre lui avoit fait perdre : elle redevint l'entrepôt du commerce du Levant. Les habitans raſſurés abandonnèrent le ſommet des montagnes & bâtirent de nouvelles maiſons ſur les bords de la mer. Ces bâtimens modernes furent élevés avec les marbres des monumens anciens dont il reſte à peine des fragmens ; car on n'y retrouve plus que la place du ſtade & du théâtre. On chercheroit en vain à reconnoître à quel édifice appartenoient les autres veſtiges que l'on y rencontre.

Je n'ai point été frappé en arrivant à Smyrne de cet extérieur de richeſſe & de magnificence qui diſtingue ordinairement les gran-

des places de commerce. Les ſujets du grand ſeigneur, occupés d'augmenter leur fortune, s'occupent encore plus ſoigneuſement de la cacher ; toujours tremblans, ils oſent à peine en jouir, dans la crainte de la perdre. Le danger preſque continuel des incendies & des tremblemens de terre eſt un autre motif auſſi puiſſant qui les empêche d'élever de grands édifices. Auſſi preſque toutes les maiſons ſont conſtruites en bois, excepté les moſquées, les bezeſtins & les caravanſerais. Mais un voyageur qui veut apprécier la ville de Smyrne, doit arrêter ſes regards ſur l'étendue & la sûreté de ſon port ; il doit compter cette foule de navires de

toutes les nations qui toujours en mouvement, toujours remplacés, font de cette Echelle le marché le plus fréquenté du Levant & le principal entrepôt du commerce de l'Asie Mineure. Cette facilité d'un transport continuel rend les commerçans de Smyrne moins exposés aux vexations des Turcs que ceux qui sont placés dans l'intérieur des terres. Aussi sont ils ici beaucoup plus heureux ; ils jouissent de tous les agrémens que peuvent produire un beau ciel, un pays fertile & un grand commerce. C'est pour eux qu'arrivent successivement les riches caravannes de toutes les contrées commerçantes de l'Asie. Elles multiplient les ma-

tières de leurs échanges & leur offrent à chaque inſtant les occaſions avantageuſes de renvoyer dans leur patrie la valeur des productions qu'ils en ont tirées.

La France, l'Angleterre & la Hollande ſe partagent ordinairement la plus forte partie du commerce qui ſe fait à Smyrne ; celui de Véniſe & de Livourne eſt maintenant très-borné ; Naples n'en a aucun, cependant elle y entretient un conſul ; Trieſte commence à étendre ſes ſpéculations ; les raguſois emploient beaucoup de bâtimens pour le cabotage d'une Echelle à l'autre & pour les ports d'Italie.

Smyrne renferme environ cent

mille habitans, ſavoir, ſoixante à ſoixante-cinq mille Turcs, vingt-un mille Grecs, dix mille Juifs, cinq à ſix mille Arméniens, & deux mille Européens auxquels il faut encore ajouter un grand nombre de domeſtiques & d'ouvriers de leurs nations. La cour Ottomane a exempté Smyrne, en faveur de ſon commerce, du malheur d'avoir un Pacha dont l'entretien eſt toujours ruineux. Elle y envoie tous les ans un gouverneur qui eſt ordinairement un homme de loi. Ce gouverneur que l'on nomme Mouſſelim ou Cadi, eſt à la fois juge civil & criminel; il a ſous ſes ordres le lieutenant de police & le chef des Janiſſaires.

Il choiſit quelques-uns des habitans dont il compoſe ſon conſeil, pour lequel il a fort peu de déférence.

Vous préſumez avec raiſon qu'il eſt peu de villes auſſi conſidérables dans la Natolie que celle de Smyrne ; cependant comme j'en ai parcouru pluſieurs, je vais vous indiquer celles qui ſont les plus remarquables.

LETTRE CCXXXVIII.

De Smyrne.

On diſtingue, Madame, avec juſtice parmi les villes agréables de la Natolie, Kiuthayé, capitale de cette province. Elle eſt ſituée au pied d'une haute montagne, & ſon fort eſt bâti ſur un rocher. Cette ville eſt aſſez belle & doit cet avantage au grand nombre de moſquées, de collèges & de caravanſerais qui ôtent à ſes rues l'air ſimple & monotone de la plupart de celles du Levant. Les jardins, les vignes, les promenades & les ruiſſeaux ajoutent à l'agrément de ce ſéjour. Du côté du nord-eſt,

la plaine eſt du plus bel aſpect à cauſe de ſon étendue & de ſa verdure. Cette plaine eſt arroſée par une aſſez belle rivière, & eſt terminée par des bains dont l'eau eſt tempérée. Pluſieurs rigoles portent les unes de l'eau chaude, d'autres de l'eau froide; dans d'autres enfin ces deux eaux ſe trouvent heureuſement mélangées. On voit dans une de ces rigoles une place de deux ou trois pieds en carré, où de l'eau chaude mêlée de ſable ſort de la terre en bouillonnant. Les perſonnes infirmes y entrent & ſe trouvent ſoulagées.

Après Kiuthayé, on nomme Bruſa ou Burſa, ville aſſez conſidérable & qui fut autrefois la demeure

meure des premiers empereurs Ottomans. Elle a une lieue de long & une demi-lieue de large. Le fort conſtruit pour la défendre eſt ſitué ſur une hauteur, d'où coule le ruiſſeau de Gueukderé qui fournit de l'eau à pluſieurs quartiers de la ville. Deux autres ruiſſeaux arroſent les autres quartiers. Cette abondance d'eau eſt très-néceſſaire à l'entretien des jardins qui ſont au bas de la ville & qui en ſont le plus bel ornement.

Magnéſie, ville ſituée à huit lieues de Smyrne, m'offrit un ſpectacle aſſez curieux; ce fut la célébration de la pâque par les chrétiens Grecs. Cette cérémonie prouve le penchant que ces peuples ont conſervé

pour les fêtes & les divertiſſemens les plus diſſolus. Ils achètent des Turcs, auxquels ils ſont ſoumis, la liberté de ſe livrer ſans réſerve à leurs plaiſirs. Ils préſentent à cet effet une bourſe de cinq cents piaſtres au Mouſſelim de Smyrne, & ont ſoin d'en faire tenir une beaucoup plus conſidérable au Viſir de Conſtantinople. Moyennant ces offrandes on leur permet de s'enivrer, de danſer, de chanter, de ſe battre, en un mot, de faire tout ce qui leur plaît. Je fus le témoin d'une partie de ces extravagances. Tous les myſtères de la paſſion ſe célèbrent les jours de la ſemaine ſainte d'une manière figurée, & chacun apporte aſſez de décence à

ces cérémonies. Mais le jour de Paque, à peine le prêtre a-t-il quitté l'autel, que tout le peuple ſe met à crier : *le Chriſt eſt reſſuſcité.* Dans l'inſtant même tous les aſſiſtans commencent à manger dans l'égliſe ce qu'ils ont apporté. Après quoi, ils ſortent en foule & ſe diſputent à l'envi à qui mangera & boira davantage. Ils danſent au ſon de quelques inſtrumens du pays qui ne ſont rien moins qu'harmonieux. Les bateleurs jouent un grand rôle dans ces jours d'orgie & ſignalent leur adreſſe par mille tours ſurprenans. Il eſt rare que cette fête ſcandaleuſe ſe paſſe ſans que l'on entende parler de meurtre ou d'aſſaſſinat. Ces déſordres n'eurent pourtant

pas lieu cette fois, parce que l'Evêque avoit pris la précaution de menacer la veille d'excommunication quiconque porteroit un couteau ou un piſtolet ſur lui. Cet uſage de célébrer ainſi la réſurrection du légiſlateur des Chrétiens eſt preſque général dans toutes les villes du Levant. Cependant les Arméniens ſont plus ſages & plus raſſis, & ſolemniſent leur fête d'une manière plus décente.

Un voyageur qui, pour ſon plaiſir ou ſon utilité eſt curieux de connoître les cérémonies des religions qui ont fait du bruit dans le monde, doit viſiter les villes du Levant; preſque toutes les ſectes ont ici des diſciples & des partiſans. Les

ſciences & les arts n'y ont pas autant de proſélytes. La médecine ſeule eſt encore exercée à Smyrne, mais elle n'y obtient pas les mêmes honneurs que lui déféroit l'antiquité. Les habitans de Smyrne, du tems des Grecs, regardoient cette ſcience comme une partie de la doctrine céleſte : auſſi avoient-ils érigé des temples au dieu de la ſanté & de la médecine. Ils frappoient des médailles en l'honneur de ceux qui exerçoient cette ſcience ſacrée & qui adminiſtroient avec prudence les remèdes que l'art leur avoit indiqués. Les choſes ont changé depuis, & il s'en faut beaucoup que cet art ſoit dans le même état qu'autrefois. Les Grecs con-

ſervent encore, à la vérité, quelques étincelles de ce feu qui animoit leurs ancêtres : mais il y a long-tems qu'il ſeroit éteint, ſi quelques-uns d'entr'eux, animés par l'appât du gain plutôt que par l'amour de la ſcience, ne venoient de tems en tems en Europe pour en puiſer les principes. C'eſt par cette raiſon que l'on trouve quelques médecins à Smyrne. Leur remède principal eſt la diète, & l'on en a grand beſoin dans cette ville, ſur-tout au ſortir du carnaval qui commence dans cette ville avec l'année. J'aſſiſtai à un des repas qui ſe donnent alternativement chez tous les Francs à cette époque. Ils ſont tous ſomptueux, mais accompagnés d'une

muſique déteſtable. Elle conſiſte ordinairement en deux violons & deux luths qui ne ſont sûrement pas touchés par des favoris d'Apollon. Ce bel art dont les Grecs ont été jadis ſi idolâtres, eſt ignoré de leurs deſcendans, & ce ſeroit en vain qu'on chercheroit parmi eux des Orphées & des Linus. La danſe n'y eſt pas ſi négligée : cet art a conſervé quelques principes de ces danſeurs ſi renommés dans l'ancienne Grèce ; & ſi l'amour de l'antiquité ne m'a pas faſciné les yeux, j'ai trouvé les danſes exécutées par des Grecques habillées ſuivant l'ancien coſtume, préférables à toutes nos danſes modernes.

Ce pays si célèbre & dont je viens de vous faire connoître les villes les plus remarquables, est encore une des contrées les plus favorisées de la nature, & qui seroit sans doute plus riche & plus peuplée, si ses modernes habitans eussent conservé une partie de l'industrie de leurs ancêtres.

LETTRE CCXXXIX.

De Smyrne.

L'HIVER, cette ſaiſon ſi fâcheuſe, termine ſes rigueurs à Smyrne, à la fin de janvier ou au commencement de février. Dès ce moment, Madame, les jardins renaiſſent & la promenade devient agréable. Ce climat eſt particuliérement favoriſé de la nature, & ſi les habitans vouloient ſe donner la moindre peine, leurs jardins l'emporteroient de beaucoup ſur ceux des pays ſeptentrionaux qui exigent tant de ſoins & de dépenſes. Les orangers y ſont ſi communs qu'on ne daigne pas en cueillir le

fruit qui reſte ſur l'arbre toute l'année. Le figuier, l'olivier & le grenadier croiſſent pêle-mêle dans les champs qu'ornent également le palmier & le peuplier. On y voit auſſi dans quelques endroits des cyprès qui s'élèvent en forme de pyramides. Le lierre terreſtre y eſt plus abondant que dans aucune contrée de l'univers. Il forme la plus grande partie des haies & fait l'ornement des jardins. L'amandier fleurit de tous côtés dans les environs de Smyrne ; les anemones & les tulipes embelliſſent les champs & croiſſent ſans culture dans les vallées & au pied des montagnes. La nature ſe plaît à enrichir ces fleurs des plus vives couleurs.

Les tombeaux des Turcs participent à ce renouvellement de la nature. Preſque tous ſont hors de la ville & ornés de végétaux aromatiques & balſamiques. Ainſi les Turcs non contens de refuſer dans leurs villes aux morts un aſile dangereux, tâchent encore de diſſiper dans les campagnes le mauvais air dont les endroits deſtinés aux funérailles ſont ordinairement impregnés. Leurs cimetierres remplis de cyprès & de romarin, exhalent au loin une odeur agréable; enfin l'on pourroit dire:

Qu'on auroit du plaiſir à s'y faire enterrer.

Parmi la quantité de fleurs qui parent les champs & les jardins

de Smyrne, on m'en fit remarquer une que l'on nomme ici *muſcharumi*, & qui eſt dans la claſſe des hyacinthes. Les Turcs ſe ſervent de cette fleur dans leurs intrigues amoureuſes. Au retour d'une de mes promenades, je ne fus pas médiocrement ſurpris de voir des cicognes ſe repoſer auſſi tranquillement dans les champs que ſi elles euſſent été privées. J'appris que ces oiſeaux ſont fort reſpectés des Turcs, & que ſi un Chrétien s'aviſoit d'en tuer quelqu'un, il courroit riſque de perdre la vie. Les maiſons où les cicognes font leurs nids ſont regardées comme bénites & à l'abri de tout malheur. Un vrai Muſulman fait plus de cas d'un pareil

nid,

nid que d'un troupeau de moutons ou de chameaux.

Toutes les montagnes de la Natolie ſont incultes ; & certainement elles pourroient former d'excellens vignobles & nourrir de grands troupeaux. Le bled même y viendroit à merveille ; mais la pareſſe des habitans refuſe ici tous les bienfaits dont la nature voudroit les enrichir. Le ſafran eſt encore une des productions précieuſes de la Natolie. Cette contrée en eſt abondamment pourvue. En un mot, toutes les plantes utiles & agréables dont ces lieux ſont embellis, pourroient occuper délicieuſement les loiſirs d'un botaniſte.

Les richeſſes, la fertilité, le

climat, donnent certainement à la Natolie le premier rang parmi les provinces de la Turquie Asiatique. Il en est cependant quelques-unes qui sont aussi étendues, & qui renferment des villes remarquables. Mais comme les voyageurs rencontrent dans ce pays une multitude de difficultés, & que d'ailleurs les mœurs & les usages sont à-peu-près les mêmes dans un pays asservi au même gouvernement, je n'ai point jugé à propos de parcourir cette vaste portion de l'empire Ottoman, & je me contenterai de vous en décrire les lieux les plus considérables, & les particularités que j'aurai pu recueillir sur l'antiquité de leurs monumens.

LETTRE CCXL.

De Smyrne.

LA Caramanie, Madame, n'offre point d'autre ville remarquable que Konich qui en eſt la capitale. Elle fut autrefois la réſidence des ſultans Seldgioucides ; c'eſt aujourd'hui celle d'un Pacha. Cette ville eſt grande, bien peuplée & ſituée dans une vaſte plaine riche en jardins & en vignobles. Un grand nombre de ruiſſeaux qui ſortent des montagnes du côté de l'occident, s'y rendent après avoir arroſé les jardins & les champs, & forment enſuite un lac dans la même plaine. Konich eſt

mieux fortifiée que la plupart des villes Turques ; car elle eſt entourée d'une bonne muraille & d'un foſſé, & ſes douze portes ſont flanquées de tours. Son territoire produit du coton & différentes ſortes de fruits, parmi leſquels il y a une eſpèce d'excellens abricots. Les légumes y ſont auſſi fort abondans. On y cultive ſur-tout une plante qui porte une fleur bleue & dont la graine ſert à teindre le maroquin. On admire ſur une des portes de cette ville quantité de figures faites du tems des Grecs modernes, parmi leſquelles on en diſtingue une repréſentant un ſoleil ſoutenu par deux anges & une ſtatue d'Hercule. Les gens du pays prétendent, ſans au-

cune apparence de fondement, que Platon eſt enterré dans la fortereſſe. Mais s'ils ſont privés de ce célèbre philoſophe, ils ſont bien dédommagés par la poſſeſſion des reliques de Hazret Mevlana, un des plus fermes défenſeurs de l'iſlamiſme. Ce ſaint Mahométan eſt fort révéré des Turcs & attire à Konich des troupes de fidèles Muſulmans qui viennent le prier ſur ſon tombeau.

La partie de l'Arménie poſſédée par les Turcs, & que l'on nomme plus ordinairement Turcomanie, eſt célèbre par le mont Ararat ſur lequel on prétend que s'arrêta l'arche de Noé. Ce fut dans ce pays, ajoutent les mêmes hiſtoriens, que ce patriarche ſe fixa avec ſa famille,

après ſa ſortie de l'arche. Cette montagne eſt aujourd'hui nommée Djeuddi par les Turcs; les Arméniens lui ont donné le nom de Maſis. Elle eſt, dit-on, entourée de collines couvertes de ruines. Son ſommet eſt pendant toute l'année tour-à-tour aſſiégé par la neige ou par des nuages épais. Les moines Arméniens racontent une infinité de fables touchant cette montagne miraculeuſe. Ils prétendent que l'arche exiſte encore ſur le ſommet du Maſis, mais qu'il eſt impoſſible de parvenir juſqu'au faîte. D'autres aſſurent que le Maſis eſt le paradis terreſtre. C'eſt dans quelque plaine agréable de cette montagne, & à l'abri des injures des ſaiſons que

les prophètes Enoch & Elie goûtent les délices les plus pures. Les voyageurs ſont d'accord, en effet, que l'on pourroit donner le nom de paradis terreſtre à la plaine qui s'étend au pied de cette montagne. La nature, diſent-ils, n'offre peut-être en aucun endroit de la terre un terrein plus fertile, un aſpect plus riant, un climat plus ſerein.

Les villes les plus diſtinguées de la Turcomanie ſont Erzerum & Sirvas. La première, capitale de cette province, eſt ſituée ſur l'Euphrate, ce fleuve ſi renommé dans l'antiquité. Elle eſt auſſi la réſidence d'un Pacha. Erzerum eſt défendu par une aſſez bonne muraille. Son intérieur n'offre aucun monu-

ment intéreſſant. Les récoltes que l'on fait dans ſes environs ſont abondantes; mais on n'y voit point d'arbres à plus de dix lieues à la ronde.

Sirvas qui eſt l'ancienne Sebaſte eſt ſituée dans une plaine. Elle eſt de moyenne grandeur. Ses murailles conſtruites ſous le règne d'un des Seldgioucides ont été ruinées par Tamerlan.

Le Tigre, cet autre fleuve non moins célèbre que l'Euphrate, baigne les murs de Diarbékir, capitale de l'Algézira. Cette ville eſt bâtie ſur la rive droite de ce fleuve, qui de ce côté coule dans un terrein fort bas; car les murailles qui ſont aſſez hautes s'élèvent à pic

du côté du fleuve. Auſſi le pont ſur lequel on le paſſe eſt-il beaucoup plus bas que les murs. Ce pont eſt d'une excellente conſtruction & fort ancien ; mais il eſt preſque entièrement dégradé, & la négligence des Turcs le laiſſera probablement tomber en ruines ſans le réparer.

La ville de Diarbékir eſt grande & bien bâtie, l'aſpect des maiſons y eſt agréable ; mais les jardins en ſont abſolument négligés. On y trouve des Arméniens, des Grecs, des Kiourdes, des Arabes, des Turcs & des Parſis, adorateurs du feu. Ces derniers ſectaires étoient dans l'uſage de ſe réunir pour aller en pleine campa-

gne adorer leur divinité ; mais depuis les troubles de la Perſe, il leur eſt défendu de ſortir hors de la ville. La Porte leur enjoint d'obſerver les cérémonies de leur culte dans l'intérieur de leurs maiſons. Cette ville eſt renommée par ſes melons & par le vin que l'on recueille dans ſes environs ; mais elle eſt inférieure pour ſon commerce & ſa population à Moſul, ville ſituée ſur la rive occidentale du Tigre.

Moſul eſt défendue par un mur, des foſſés & un rempart du côté de la rivière. Les caravanſerais & les autres édifices publics y ſont en aſſez grand nombre & régulièrement bâtis. L'air y eſt ſain dans le printems qui eſt la plus belle

saiſon de cette contrée; car la chaleur y eſt exceſſive en été & le froid inſupportable pendant l'hiver; & c'eſt peut-être à l'intempérie de ces saiſons qu'il faut attribuer les fièvres qui y règnent pendant l'automne. Cette ville eſt riche, & ſes habitans paſſent pour braves. Ils parlent aſſez généralement quatre langues, l'Arabe, le Turc, le Perſan & le Kiourd. Les toiles de coton blanches & noires forment la principale branche de commerce de Moſul.

Moſul, ainſi que toutes les villes du Levant, ſe vante de pluſieurs miracles arrivés dans ſon ſein. Le plus éclatant, ſans doute, eſt celui d'un martyr qui eſt révéré comme

un prophète. Ce ſaint homme, dit la Chronique de Moſul, avoit voulu convertir un ancien roi de Ninive, mais le pêcheur endurci lui fit ôter la vie. Dieu le reſſuſcita; il prêcha de nouveau & reçut le même traitement. Ce miracle ſe renouvela juſqu'à ſoixante-dix fois en faveur de ce ſaint perſonnage qui mourut enfin d'une mort naturelle. Vous ſerez curieuſe de ſavoir le nom d'un prédeſtiné auſſi chéri de la divinité; les habitans le nomment *Dgergis*.

Vis-à-vis de Moſul, de l'autre côté du fleuve, eſt une ſource de naphte. On trouve auſſi dans le même endroit une autre ſource dont on tire un limon qui a la

même propriété que l'indigo. Tout annonce que ce pays a été anciennement ravagé par le feu ; car plus loin il ſort de terre une eſpèce de réſine, dont on ſe ſert pour enduire les barques, de la même manière que les Européens emploient le goudron. Ce même parage renferme auſſi des ſources d'eau chaude ; on y a pratiqué des bains pour la commodité des malades ; & l'on retire auſſi de ces ſources une eſpèce de maſtic dont l'odeur eſt fort agréable. La bonne foi ne règne pas chez les marchands de Moſul, dont la plupart ſont Juifs & entachés des vices odieux que l'on reproche communément à leur nation.

LETTRE CCXLI.

De Smyrne.

IL me reſte à vous parler, Madame, de Bagdad, cette cité fameuſe qui, ſans doute, vous eſt connue par l'ouvrage ingénieux de M. Galand, ville immortaliſée par le calife Aaroun Araſchid, le viſir Giaffar, & Meſrour le chef des Eunuques. Bagdad, capitale de l'Yrak-Arabi, eſt ſituée ſur le Tigre au ſud de Moſul. Cette ville fut pendant aſſez long tems la réſidence des califes Abaſſides. On prétend même que ce fut le calife Abou-Dgiafer el Manſour, le ſecond des califes de cette famille, qui en

jetta les premiers fondemens l'an de l'égire 140, qui répond à l'an 757 de notre ère. Bagdad s'étend ſur le bord oriental du Tigre, l'eſpace d'environ deux milles. Elle eſt plus longue que large & enceinte d'une bonne muraille de briques, fortifiée en outre par de bons baſtions & un foſſé très-profond que l'on met à ſec & que l'on remplit d'eau du Tigre quand on le veut. On entre dans Bagdad par quatre grandes portes. L'une d'elles eſt la porte du pont.

Ce pont eſt conſtruit ſur des bateaux, parce que la rivière dans ſon cours ordinaire, eſt large, profonde & rapide, & qu'elle groſſit prodigieuſement dans ſes crues. Ce

pont communique à un des faux-bourgs de la ville nommé Kouchelar-Kalaſi. Les murailles ſont un circuit de 12300 coudées ordinaires & ſont flanquées de 100 tours ou baſtions. La citadelle eſt dans la ville. Elle a un bon foſſé, & la garde en eſt conſiée à des Janiſſaires caſernés.

Le ſérail du Pacha eſt adoſſé à la partie de la muraille qui eſt du côté de la rivière. Ce palais a de beaux jardins remplis de citronniers, d'orangers & de cyprès qui forment d'agréables promenades. Une des merveilles de cette ville étoit un vaſte édifice qui avoit de grands jardins & une ſalle au milieu de laquelle on voyoit un grand

baſſin d'où s'élevoit un arbre d'or & d'argent, ayant dix-huit groſſes branches. Il en ſortoit pluſieurs rameaux chargés de toutes ſortes de pierres précieuſes. Cette maiſon, ſurnommée la maiſon de l'arbre, avoit été bâtie par le calife Muktedir-Billah. Il avoit fait placer ſur les branches de l'arbre quinze figures de cavaliers & un même nombre de figures à-peu-près pareilles, placées à terre du côté gauche du baſſin. Ces figures toutes vêtues de ſoie & de drap d'or, armées de ſabres & de javelots, étoient mouvantes; & à chaque mouvement que faiſoient les figures placées ſur l'arbre, celles d'en bas y répondoient. Cet ouvrage biſarre,

mais admirable, ſans doute, pour les Orientaux, fut détruit par la rapacité de ceux qui voulurent s'enrichir des matières précieuſes qu'on y avoit employées.

Le Pacha de Bagdad entretient ordinairement ſur pied une milice de douze mille hommes. La ville eſt très-peuplée, & le voiſinage de Baſra y occaſionne un grand commerce. Les vivres y ſont à bon marché. Son terroir produit de fort bonnes dattes, des citrons, des oranges, du riz, du blé & pluſieurs autres denrées.

Les moſquées, les collèges, les bains ſont en grand nombre à Bagdad. Les maiſons ſont bâties de briques cuites ou crues : elles

ont preſque toutes des terraſſes ſur leſquelles on couche en été, à cauſe des chaleurs exceſſives; car le ſoleil eſt ſi ardent à Bagdad, que l'on prétend qu'il fend quelquefois le marbre.

Bagdad eſt la réſidence d'un conſul général de France, quoiqu'il n'y ait point de maiſons Françoiſes de commerce dans cette ville.

Près de cette ville eſt un village nommé Elugo, qui, ſuivant l'opinion de pluſieurs ſavans, eſt ſitué dans le même lieu où fleuriſſoit autrefois Babylone. Aucun édifice n'atteſte aujourd'hui l'exiſtence de cette reine des cités; on n'y voit pas une ſeule maiſon qui puiſſe

recevoir un voyageur. Le terrein même eſt ſi aride qu'il ſe refuſe à la culture, tandis que l'ancienne Babylone ſituée dans l'agréable & fertile plaine de Simhar, ne ſe louoit pas moins de l'avantage de ſa ſituation que de la magnificence de ſes édifices. Cependant en avançant vers Bagdad on rencontre pluſieurs vaſtes bâtimens, des arches & des tours dont pluſieurs ſont ruinées ; d'autres encore debout paroiſſent belles, ſolides & fixent l'attention du voyageur. Le clocher de Daniel bâti de pierres noires eſt encore tel qu'il étoit. Du haut de cet édifice on contemple les ruines d'une ancienne tour que ces mêmes ſavans diſent être la fameuſe

tour de Babel, la colline où étoit le château, les débris de pluſieurs bâtimens ſuperbes & toute la ſituation de l'ancienne ville. Cette tour antique préſente maintenant un morceau d'édifices ruinés qui forment une eſpèce de montagne compoſée de toutes ſortes de matériaux mêlés enſemble La hauteur de cette montagne de ruines ſurpaſſe celle des palais les plus élevés. Je ne m'arrêterai point à la deſcription des veſtiges de ce monument ſur lequel les voyageurs & les ſavans ſont entièrement diviſés. L'opinion la plus ſage & la plus probable, ſur-tout lorſque l'on conſidère que Babylone exiſtoit il y a plus de quatre mille ans, & que du tems

de Diodore de Sicile il n'en reſtoit aucun veſtige, eſt que ces ruines ſont celles de monumens plus modernes conſtruits par les Arabes ſur le modèle des anciens.

Les Turcs ont perdu depuis peu un de leurs entrepôts célèbres qui leur a été enlevé par les Perſans; je veux dire, Baſſora, ville riche & antique, dont les fondemens furent jetés ſous le califat d'Umer, l'an 635 de notre ère. Elle eſt ſituée dans une plaine à une demi-lieue d'une petite rivière qui ſe jette dans l'Euphrate, à quinze lieues au-deſſous de la jonction de ce fleuve avec le Tigre, & à la même diſtance du golfe Perſique où ces fleuves vont ſe jetter. Son territoire

abonde en riz, en fruits, en légumes, en coton & ſur-tout en dattes.

Le port de Baſſora devint célèbre bientôt après ſa fondation. Les marchandiſes de l'Europe y arrivoient par l'Euphrate & celles des Indes par la mer. Mais les révolutions continuelles auxquelles cette ville a été ſujette, & le changement ſucceſſif de ſouverains ont beaucoup nui à ſon commerce & à ſon opulence ; cependant cette rade avoit recouvré avant cette dernière guerre ſon éclat & ſon importance. On évaluoit à douze millions les marchandiſes qui y arrivoient annuellement par le golfe. Les Anglois entroient dans

cette ſomme pour quatre millions; les Hollandois pour deux; les François, les Maures, les Indiens, les Arméniens & les Arabes pour les ſix autres millions.

Les cargaiſons de ces nations ſont ordinairement compoſées de riz, de ſucre, de mouſſelines unies, rayées & brodées du Bengale; d'épiceries de Ceylan & des Moluques; de groſſes toiles blanches & bleues du Coromandel; de cardamone, de poivre, de bois de ſandal du Malabar; d'étoffes d'or ou d'argent, de turbans, de chaales, d'indigo de Surate; de perles de Baharem, & de café de Moka; enfin de fer, de plomb & de draps d'Europe. On y tranſporte encore de

de différens endroits d'autres objets moins importans. Quelques-unes de ces productions ſont portées ſur de petits bâtimens arabes; mais la plupart arrivent ſur des vaiſſeaux européens qui y trouvent l'avantage d'un frêt conſidérable.

Les marchandiſes ſe vendent toutes argent comptant à Baſſora. Elles paſſent par les mains des Grecs, des Juifs ou des Arméniens. On emploie les Banians à changer les monnoies courantes à Baſſora en eſpèces plus eſtimées dans les Indes.

Trois canaux s'offrent pour déboucher les différentes productions réunies à Baſſora. Il en paſſe la moitié en Perſe & elle y eſt portée

par des caravanes, parce que dans tout l'empire il n'y a pas un ſeul fleuve qui ſoit navigable. La conſommation s'en fait principalement dans les provinces ſeptentrionales qui ſont moins expoſées que celles du midi. Les Perſans payèrent quelque tems avec des pierreries que le pillage de l'Inde avoient rendues extrêmement communes. Dans la ſuite ils eurent recours aux uſtenſiles de cuivre que l'abondance de leurs mines avoit multipliés prodigieuſement ; enfin ils ont donné de l'or & de l'argent qu'une longue tyrannie avoit fait enfouir.

Le ſecond débouché ſe fait par Bagdad, par Alep & par toutes les villes intermédiaires dont les

négocians viennent faire leurs achats à Baſſora. Un autre débouché beaucoup moins conſidérable eſt celui du déſert. Les Arabes voiſins de Baſſora vont tous les ans à Alep dans le printems pour y vendre des chameaux. On leur confie communément pour cinq à ſix cent mille francs de mouſſelines dont ils ſe chargent à très-bon marché. Ils reviennent dans l'automne & rapportent des draps, du corail, de la clincaillerie, quelques ouvrages de verre & des glaces de Veniſe.

En un mot, la poſition de Baſſora, l'activité de ſes habitans, pourroient rendre cette ville une des plus commerçantes de l'uni-

vers. Les Perſans pourront éprouver cette heureuſe révolution, s'ils ne ſuivent pas le ſyſtême odieux des Turcs, c'eſt-à-dire, s'ils ne ſe livrent point à cette cupidité inſatiable qui tourmente les Pachas & qui les rend plus redoutables aux étrangers que les brigands eux-mêmes.

Pour terminer la deſcription des domaines que le Grand-Seigneur poſſède en Aſie, il faudroit vous faire connoître la Géorgie Ottomane. Prêt à m'embarquer pour les grandes îles de la Méditerranée, je n'ai point jugé à propos de retarder mon voyage. Je vais donc vous donner une idée ſuccincte de cette contrée.

On diviſe la Géorgie Ottomane en trois gouvernemens, qui ſont le Guriel, l'Imirette & la Mingrelie.

Le Guriel eſt un très-petit pays ſur la mer Noire. Son ſouverain qui relève du Grand-Seigneur a le titre de prince & paie tous les ans un tribut de quarante-ſix eſclaves de l'un & de l'autre ſexe. Ce pays eſt plein de bois & de montagnes.

L'Imirette eſt auſſi gouvernée par un ſouverain également tributaire du Grand-Seigneur. Cette contrée renferme un aſſez grand nombre de bourgs, de villages & de fortereſſes. Auſſi eſt-elle beaucoup plus peuplée & plus fertile que le Guriel.

Le troiſième gouvernement de

la Géorgie Ottomane eſt beaucoup plus étendu que le Guriel & l'Imirette, mais il n'eſt pas ſi peuplé. L'épaiſſeur & le nombre des forêts, les brouillards qui s'élèvent de la mer Noire & des eaux qui y tombent du Caucaſe, rendent le climat de la Mingrelie mal ſain & contagieux. La peſte & d'autres maladies épidémiques y font de fréquens ravages. La nature y a préſervé, dit-on, le pays de toute eſpèce de bêtes venimeuſes ; mais la pareſſe & la groſſièreté des habitans y ont tellement laiſſé multiplier la vermine, que preſque tous les hommes, les femmes & les enfans en ſont couverts depuis la naiſſance juſqu'à la mort. Cependant le ſang

y eſt beau ; & une grande partie des eſclaves qui ſe vendent à Conſtantinople ſont des Mingreliennes. Le prince qui gouverne ce pays a ſeulement le titre de Danian, ou chef de la juſtice. Malgré ce titre modeſte, il exerce un deſpotiſme abſolu ; & moyennant un tribut de ſix mille braſſes de toiles qu'il paie annuellement au Grand-Seigneur, il jouit du droit de vie & de mort ſur tous ſes ſujets. Preſque tous les voyageurs s'accordent à nous donner une très-mauvaiſe idée de cette nation.

Je bornerai là, Madame, mes obſervations ſur le continent de la Turquie Aſiatique Quels que ſoient les monumens qu'offre cette vaſte

région, un voyage moins étendu, mais plus intéreſſant, va ſatisfaire ma juſte impatience. Je vais parcourir des îles fameuſes, où les beaux arts fixèrent ſi long-tems leur ſéjour; des îles qui ont été la patrie d'une foule de grands hommes immortaliſés par leurs talens ou leurs vertus. Le voyageur ſenſible, conduit par l'enthouſiaſme qu'inſpirent des lieux qui furent le théâtre de tant d'événemens mémorables, ira long-tems encore les viſiter. Hélas! au lieu d'un peuple libre & belliqueux, il trouvera des eſclaves lâches & ignorans; à la place des cités floriſſantes il ne verra que de miſérables hameaux; il gémira ſur les monceaux de ruines, ſur les

marbres épars & mutilés qui couvrent les endroits où le génie avoit élevé des monumens ſublimes ; enfin il frémira à l'aſpect du deſpotiſme qui a envahi l'ancien patrimoine de la liberté ; mais ces contraſtes mêmes pourront lui offrir des vérités utiles & des tableaux intéreſſans.

LETTRE CCXLII.

De Nicoſie, capitale de l'île de Chypre.

ME voici, Madame, dans cette île renommée par les fêtes célébrées en l'honneur de la mère des amours; c'eſt dans ces lieux que reſpiroit Adonis, l'amant de la belle Cythérée; c'eſt ici que floriſſoit la ville de Paphos dont Cynire, gendre de Pigmalion, fut, dit-on, le fondateur. Là s'élevoit un temple conſacré à Venus, à l'endroit même où cette charmante déeſſe aborda la première fois, quand elle ſortit des eaux de la mer.

Quoique cette île qui gémit maintenant ſous le gouvernement des

Turcs, après avoir occupé une place distinguée dans les fastes de l'histoire ancienne, n'offre point assez de monumens pour prolonger le séjour d'un voyageur, je n'ai pu me défendre d'en parcourir l'enceinte, & d'en reconnoître moi-même les endroits les plus célèbres.

Les géographes donnent à l'île de Chypre soixante-dix lieues de longueur & environ dix-huit ou vingt de largeur; mais ils n'évaluent sa circonférence qu'à cent soixante lieues, parce qu'un tiers de cette île ne forme proprement qu'une simple langue de terre. Le sol de cette contrée est une argile extrêmement fertile, qui reproduit

tout ce qu'on y sème, pourvu qu'il s'y trouve de l'humidité; de sorte que si l'industrie des habitans répondoit à l'heureuse nature du terroir, Chypre pourroit devenir un paradis terrestre. Il n'y a point de rivière: mais ce défaut est compensé par quantité de sources, de petits ruisseaux & par les pluies d'hiver; & quoique les naturels du pays soient extrêmement fainéans & efféminés, ils ne laissent point d'être enrichis par ces productions qui naissent presque sans culture.

Nicosie, capitale de l'île, est située délicieusement dans une plaine entre l'Olympe & une chaîne de montagnes qui règne du sud-oueſt au nord-est de l'île. Cette ville étoit

étoit autrefois la réſidence de toute la nobleſſe Vénitienne. Ses maîtres opulens l'avoient entourée de bonnes fortifications, & l'avoient ornée de monumens magnifiques dont il ne reſte plus que des veſtiges épars, que le tems & la barbare ignorance des Mahométans ont également dégradés. Elle a environ trois milles de circonférence, & comme elle n'eſt point très-peuplée, les plantations d'oliviers, d'amandiers, de limoniers, d'orangers, de mûriers & de cyprès qui environnent les maiſons, lui donnent l'air le plus riant.

L'égliſe de ſainte Sophie eſt le ſeul édifice ancien qui ſoit reſté debout, encore les Turcs en la

métamorphoſant en moſquée, en ont-ils détruit toutes les figures dont elle étoit décorée. C'eſt à ſix milles de Nicoſie que l'on rencontre l'Amathus des anciens, ville fameuſe par les amours de Vénus & d'Adonis, mais qui eſt aujourd'hui entièrement détruite.

Chypre a été pendant long-tems diviſée en neuf diſtricts & gouvernée par autant de princes, qui tous furent ſubjugués par les Egyptiens. Les Romains s'en emparèrent pendant le conſulat de Marcus Caton, ſous le règne d'un des Ptolémées. Caton n'eut pas de peine à conquérir cette île ſur des habitans amollis par le luxe & les plaiſirs, & il enrichit Rome des tréſors

immenſes dont il dépouilla les vaincus.

Lors du partage de l'empire, Chypre tomba ſous la domination de l'empereur d'Orient. Elle fut enlevée à Iſaac Comnène par Richard premier, roi d'Angleterre, qui la donna à Louis de Luſignan, lorſque ce célèbre croiſé fut dépoſſédé de Jéruſalem. Elle paſſa enſuite en différentes mains juſqu'à ce que la couronne en fut dévolue à Charlotte, à qui elle fut ravie par l'uſurpation de Jacques ſon frère naturel. Cet uſurpateur ne jouit pas long-tems de ſa conquête, il périt par le poiſon, ainſi que ſon fils qu'il avoit eu d'une dame Vénitienne de ſa famille Cornaro.

Après ſa mort, ſa veuve en céda la ſouveraineté à la république de Veniſe ; & ſous cette domination cette île récupéra ſon ancienne ſplendeur.

Vers la fin du quinzième ſiècle, les Turcs ſe rendirent maîtres de l'île de Chypre. Ces barbares y commirent les plus horribles cruautés. Ils taillèrent en pièces plus de vingt mille hommes à Nicoſie, après s'être rendus maîtres de cette ville : les femmes laides ou âgées & les enfans furent tous brûlés dans un même bûcher ſur la place du marché. Plus de vingt-cinq mille hommes du pays furent vendus comme eſclaves, & on chargea deux gros vaiſſeaux des riches dépouilles

de cette place. Muſtapha Nacha commandant en chef de cette atroce expédition avoit réſervé la principale nobleſſe pour décorer ſon triomphe, & les plus belles femmes pour meubler le ſerrail de ſon maître : mais une de ces malheureuſes victimes s'étant procuré une mêche allumée, ſe traîna vers la ſainte barbe & fit ſauter le vaiſſeau. Les débris embrâſés communiquèrent l'incendie au ſecond vaiſſeau ; & c'eſt ainſi que périt Muſtapha avec toutes ſes eſpérances.

Chypre, ainſi que je vous l'ai déjà obſervé, eſt maintenant pauvre & mal cultivée. Les habitans n'y fument & n'enſemencent que la portion du terrain abſolument né-

ceſſaire à leur ſubſiſtance. Cette coutume eſt preſque générale dans tous les pays ſoumis à l'empire Ottoman. Eſclaves des volontés d'un tyran deſpotique qui peut, à ſon plaiſir, s'emparer de leurs biens, les ſujets ne cherchent point à amaſſer des richeſſes, & s'il s'en trouve quelques-uns d'opulens, ils mettent toute leur étude à cacher une ſituation, dont la connoiſſance leur pourroit occaſionner des recherches & des perſécutions. On pourroit préſumer avec fondement que les tréſors ſouterrains de la Turquie ſont conſidérables. En effet, les habitans fortunés d'entr'eux enterrant leurs richeſſes pendant leur vie, & n'oſant découvrir même

à leurs amis ou à leurs enfans un ſecret dont dépend la tranquillité de leurs jours, emportent ſouvent ce ſecret au tombeau, de manière que le fils ou l'héritier d'une perſonne opulente eſt quelquefois réduit à mendier, par une ſuite de la défiance qui règne univerſellement parmi les enfans de Mahomet.

Le gouvernement de l'île de Chypre eſt affermé par le grand viſir moyennant trois cens dix mille piaſtres, c'eſt-à-dire, près de treize cens mille livres de notre monnoie: le gouverneur qui doit gagner ſur ce marché, change tous les ans; ainſi il eſt aiſé de s'imaginer à quelles vexations le peuple y doit être expoſé. Une dépravation gé-

nérale doit néceſſairement réſulter d'un gouvernement auſſi oppreſſeur. Il n'y a point de crimes dont on ne puiſſe obtenir le pardon en Chypre, lorſqu'on le demande l'argent à la main. Un meurtrier y fait taxer ſes aſſaſſinats, & peut, s'il eſt riche, ſatisfaire pluſieurs fois ſa férocité.

Tout habitant, dans cette île, eſt obligé de payer certains impôts qui vont à-peu-près depuis trente juſqu'à ſoixante piaſtres par tête, ſuivant les facultés de chacun. Il eſt obligé en outre d'avoir cet argent prêt à la première réquiſition de l'officier envoyé à ce ſujet par le gouverneur. Car on enlève à celui qui ne s'eſt pas préparé à

cette viſite tous ſes meubles qui ſont vendus ſur le champ juſqu'à la concurrence de la taxe, & ſi l'argent qu'a produit cette vente ne ſuffit pas pour acquitter en entier ſon impoſition, cet homme eſt bâtonné & ſouvent empriſonné; ſes femmes & ſes enfans ſont traînés ignominieuſement par les rues & deviennent le jouet de l'inſolence & du mépris des infâmes exacteurs qui repaiſſent leurs yeux de ce triſte ſpectacle.

La juſtice, comme vous pouvez le préſumer, a véritablement ici une balance; mais ſon uſage eſt entièrement conſacré à recevoir les offrandes des plaideurs, dont

le bon droit reſte toujours du côté de celui qui a été le plus libéral.

Indépendamment de ces genres différens d'oppreſſion, il en eſt encore un à redouter pour les chrétiens & les étrangers ; je veux parler de celui que leur ſuſcite la cupidité du chef de la religion, qui eſt un archevêque auquel tout le clergé de l'île eſt ſoumis. Ce primat, ſous prétexte de quelque tribut néceſſaire au ſervice de l'égliſe, lève de groſſes contributions ſur le peuple. Pour ſe faire autoriſer par le gouverneur dans la perception de cette taxe inique, il emploie un moyen efficace en Turquie, mais heureuſement inconnu dans nos ſages contrées, celui de

partager les dépouilles des contribuables.

Indépendamment de cet archevêché, l'île de Chypre contient encore trois évêchés dont le revenu, quoique médiocre, eſt cependant plus que ſuffiſant pour un miniſtre des autels. Mais les évêques ne ſe contentent pas de cette portion congrue. Ils trouvent continuellement des moyens nouveaux pour lever de l'argent, & on les voit voyager ſans ceſſe, ainſi que des négocians, de place en place. Les prêtres, lors de leur ordination, préſentent à l'évêque dix ou douze piaſtres, & comme ils ne vivent que des aumônes de leurs paroiſſes reſpectives, ils ſont ſouvent obligés

de vaquer aux emplois les plus bas. L'ignorance du clergé eſt profonde, quoique les évêques ſoient élus par le ſuffrage général du peuple dans les diocèſes particuliers, & que l'archevêque ſoit choiſi, à la pluralité des voix recueillies par les évêques dans chaque diocèſe. Les patentes de ce prélat doivent être confirmées par le grand ſeigneur, qui ſe réſerve auſſi le pouvoir de le dépoſer à ſon gré.

Quelque biſarre que paroiſſe cet uſage, il eſt pourtant plus naturel de voir un ſouverain diſpenſer dans ſes états toutes les charges quelconques, que de ſouffrir qu'un prince étranger répande à ſon gré des dignités & des bénéfices ſitués dans

de vaſtes empires, & qu'il oſe en tirer un tribut accordé dans les jours d'ignorance & de ſuperſtition.

LETTRE CCXLIII.

De Nicoſie.

Les femmes Grecques s'habillent ici, Madame, d'une manière ſuperbe, quoique moins agréable que celles d'Europe. Leurs ornemens de tête ſont gracieux & nobles. Elles paroiſſent avoir conſervé les mœurs des anciennes Chypriennes. Cependant ſi elles ſont naturellement portées à l'amour, on peut affirmer que l'avarice eſt leur paſſion dominante, & c'eſt ſur-tout ici qu'il

eſt vrai de dire que l'or ne trouve point de cruelles.

La plupart des hommes ſont indifférens ſur la vertu des femmes, & ils épouſent fréquemment celle qui a le galant le plus riche, préférablement à celle qui auroit quelque vertu & peu d'argent. On voit néanmoins quelques maris donner dans l'extrémité oppoſée & garder leurs femmes avec toutes les précautions que la jalouſie a inventées.

Les exportations de cette île conſiſtent en ſoie, laine, garance, terre d'ombre, carrouge, & ſurtout en vins délicieux. La plus grande partie de ce dernier article eſt tranſportée à Veniſe, & le pro-

duit de ces vignobles monte annuellement à des ſommes conſidérables. Toutes les marchandiſes d'importation & d'exportation paient un impôt de trois pour cent. Les importations conſiſtent en quelques draps larges de France & de Veniſe. On importe auſſi dans cette île des marchandiſes manufacturées d'Angleterre, comme coutellerie, montres, quincaillerie, poivre, étain, plomb, ſucre & toutes ſortes d'étoffes de ſoie. Mais ces articles ne trouvent pas ici une grande conſommation, à cauſe de la pauvreté extrême des habitans.

Famagouſte, anciennement appelée Salamine & enſuite Conſtantia, étoit une des villes conſi-

dérables de Chypre, avant que les Turcs en euſſent fait la conquête. Elle eſt célèbre dans l'hiſtoire par la réſiſtance qu'elle oppoſa à ſes vainqueurs & par l'inhumanité dont ces derniers ſouillèrent leur triomphe. Elle étoit alors défendue par de bonnes fortifications qui ſont maintenant tout-à-fait délabrées. Cette ville eſſuya en 1735 un tremblement de terre qui acheva ſa ruine. Le palais du gouverneur n'a jamais été un bâtiment ſuperbe On y voit encore ſur la porte les armes de la république de Veniſe. La baie de Famagouſte eſt bonne & fournit un abri naturel aux vaiſſeaux marchands.

Larnica, autre ville de Chypre,

n'offre rien de curieux au voyageur. Sa ſituation eſt agréable & voiſine d'une baie ſpacieuſe. Les maiſons y ſont bâties de terre en forme de briques & ſéchée au ſoleil. Elles n'ont jamais plus d'un étage, à cauſe des tremblemens de terre qui y ſont fréquens.

A un mille de diſtance au plus de cette ville, eſt le port de Salines qui doit ſon nom à la quantité de lacs ſalés qui ſe trouvent dans ſon voiſinage. Les vénitiens, lorſqu'ils étoient maîtres de l'île de Chypre, tiroient annuellement de ces lacs une quantité prodigieuſe de ſel, dont on pouvoit évaluer le produit à plus de cent mille piaſtres. Les lacs ne ſont pas affer-

més aujourd'hui plus de ſix mille livres. Cette différence ne peut être attribuée qu'à l'indolence du peuple, au peu de ſolidité des biens des particuliers, & à l'extrême négligence des gouverneurs qui partagent leur tems entre les intrigues & les extorſions.

Tant que les Vénitiens furent maîtres du pays, ces lacs étoient entourés d'un mur de pierres & de terre dont on voit encore des veſtiges; au lieu que maintenant le ſel eſt foulé aux piés des hommes & des animaux, ce qui diminue conſidérablement ſa valeur.

Non-loin de là eſt une moſquée appelée Tokée, où les Turcs prétendent qu'eſt enterrée la grand-

mère de Mahomet ; mais ils ne jugent pas à propos d'inſtruire les voyageurs, comment le corps de l'ayeule de ce célèbre légiſlateur a pu être amené ici du fond de l'Arabie.

Il y a à Salines une égliſe grecque dédiée au Lazare, celui-là même que reſſuſcita le dieu des Chrétiens. Cependant on ne montre que le trou où fut dépoſé le corps de cet homme qui *vit deux fois le rivage des morts.*

L'île de Chypre abonde en animaux venimeux. Les ſauterelles ſur-tout ravagent les blés ainſi que les aſpics & les tarentules. Le caméléon y eſt auſſi fort commun. Cet animal craintif qui emprunte,

dit-on, la couleur de l'objet dont il eſt voiſin, eſt de l'eſpèce du lézard. Il a dix pouces de longueur; ſa gueule eſt très-grande, mais ſerrée, ſes dents ſont courtes & aigues. Il habite dans des trous & va chercher ſur les arbres ſa nourriture.

Juſqu'ici la rareté des monumens antiques étonne le voyageur. Sa curioſité n'eſt guère plus ſatisfaite dans la viſite des autres villes de cette île. Cependant comme j'ai cru rencontrer quelques traces des temples conſacrés à Venus dans la célèbre ville de Paphos, je me ſuis rendu à la place où dominoit autrefois cette cité.

J'ai traverſé dans ce voyage un

petit village appelé Chitty, ſitué ſur les bords du fleuve Taitius, & embelli par quantité de jardins remplis de mûriers. La route de cet endroit à Maroni eſt des plus agréables. Elle eſt bordée d'un côté par des montagnes & des plantations d'olivier & de l'autre par la mer. Maroni eſt dans une ſituation également délicieuſe, ſur une éminence qui commande une plaine auſſi étendue que fertile. Je n'ai rien rencontré de remarquable depuis ce village juſqu'à celui de Lemiſol, que les ſavans ſuppoſent être l'ancien Curium. Ce territoire fut donné par Henri, roi de Chypre, aux chevaliers hoſpitaliers, lorſqu'ils quittèrent la Paleſtine. Le

village nommé Agrodiri eſt ſitué ſur une langue de terre qui joint le promontoire Curium à la mer, & qui fut abandonnée aux prêtres de S. Baſile, à condition qu'ils entretiendroient un certain nombre de chats, pour détruire les ſerpens dont une grande quantité infectoit les campagnes voiſines. C'eſt pourquoi les Italiens ont nommé ce promontoire *capo di gato*. Le pays de là à Colos eſt agréable & bien découvert. Colos eſt un beau village où il y avoit anciennement une commanderie de chevaliers hoſpitaliers, & où l'on voit encore une forte tour quarrée conſtruite par les ſoins de Louis Magnac, commandeur de cet ordre.

En ſortant de Colos, j'ai traverſé une petite rivière & je me me ſuis trouvé en peu de temps à Piſcopi, grand & beau village, autour duquel j'ai enfin contemplé pluſieurs ruines magnifiques. C'eſt ici qu'étoit autrefois un bois conſacré à Apollon; on y voit quelques ruines qui reſſemblent à un temple que l'on peut conjecturer avoir été élevé en l'honneur de ce dieu. Les habitans diſent que c'étoit le palais d'un homme qui avoit enſeigné la muſique. Cependant aucune figure, aucune inſcription ne donne de lumières ſur ces ruines. Les effets d'un tremblement de terre qui arriva il y a long-tems dans cette île, s'apperçoivent en-

core dans quelques payſages effrayans qu'on remarque au milieu des montagnes voiſines. Enfin après avoir traverſé deux autres bourgs peu conſidérables, je découvris les veſtiges de la fameuſe Paphos, ſur les ruines de laquelle eſt maintenant conſtruite une ville, nommée Baffo, aſſez grande & agréable.

On trouve aux environs du port de l'ancienne Paphos les veſtiges de quelques grands édifices : on y voit des colonnes briſées, diſperſées de toutes parts, & qui ont appartenu probablement au temple de Vénus. Des ſavans aſſurent que ce temple étoit un palais, conſtruit par la reine Aphrodite, & qu'elle avoit

avoit deſtiné à ſervir de théâtre à ſes plaiſirs. Les mœurs de cette reine voluptueuſe furent imitées par tous ſes ſujets qui transformèrent ſon palais en un temple après ſa mort & décernèrent à leur galante ſouveraine les honneurs de la divinité. Il fut renverſé par un tremblement de terre, long-tems avant l'ère chrétienne. Il y a lieu de croire qu'il fut rebâti, puiſqu'il ſervoit encore d'aſile du tems de Tibère & que Tite-Veſpaſien y conſulta l'oracle à ſon retour de Corynthe. Mais il fut entièrement détruit par le grand tremblement de terre qui arriva dans le quatrième ſiècle & qui déſola ſur-tout l'île de Chypre.

On trouve à l'occident de Baffo

des pierres tranſparentes de peu de valeur. Cependant on appelle les lieux d'où on les tire, mines de diamant. Un gouverneur auſſi intéreſſé qu'ignorant, s'aviſa, ſéduit par ce nom, de les faire exploiter. Son avarice fut cruellement trompée. Mais irrité du peu de ſuccès de cette tentative, il prit le parti d'affermer aux chrétiens ces tréſors imaginaires ſur le pied de 800 dollars par an, que ces malheureux ont été obligés de payer; & ce qu'il y a d'incroyable, c'eſt que ſes ſucceſſeurs ont toujours exigé cette rente avec la plus grande rigueur.

De Baſſo je dirigeai ma route au nord par des montagnes eſcarpées & dangereuſes qui offrent en

mille endroits des précipices affreux. Les bois y ſont fort clair plantés & les montagnes y ſont nues. Cependant les habitans ſont ici réellement induſtrieux, & nul terrein en Chypre n'eſt auſſi bien cultivé. Je viſitai dans cette courſe un endroit nommé Acamas, où coule le fameux ruiſſeau appelé la fontaine d'amour, qui avoit, dit-on, la vertu de rendre la vigueur à ceux qui buvoient de ſes eaux. Il eſt évident que cette propriété merveilleuſe lui a été enlevée, car je n'ai vu perſonne tenté de faire cette expérience.

En ſortant d'un village agréable & bien peuplé, appelé Stromubi, on ſe trouve entre deux montagnes

menaçantes dont le ſommet garni d'arbres & de rochers avancés, forme une couverture horiſontale. Je m'arrêtai quelque tems à conſidérer ce lieu pittoreſque, au bout duquel je trouvai un bois délicieux planté de grands arbres touffus & baigné par la rivière de Perga. Sur les bords de cette rivière eſt un pilier perpendiculaire, conſtruit par une reine du pays qui avoit un palais dans les montagnes voiſines. J'ai remarqué que preſque tous les édifices publics de cette contrée ont été élevés par des femmes, & que l'on n'avoit pas rendu à leur mémoire toute la juſtice qu'on leur devoit, puiſqu'aucune inſcription ne rappelle à la poſtérité le ſouvenir de ces illuſtres fondatrices.

LETTRE CCXLIV.

De Nicosie.

Après avoir franchi des précipices immenses qui, malgré leur horreur, plaisoient à mon imagination parce qu'ils contrastoient fièrement avec les plus rians payſages, j'arrivai, Madame, à la vallée de Sollia, le plus beau canton de toute l'île. C'est dans cette vallée que Solon, législateur d'Athènes, vécut quelque tems avec le roi Phylocyprus; & cette circonstance seule suffiroit pour rendre cette vallée à jamais mémorable. Mais par-tout où s'arrêtoit ce grand homme, il devoit laisser des preuves

éternelles de ſon génie. La capitale des états de Phylocyprus, nommée Apéia, étoit bâtie dans les montagnes; ſa ſituation inacceſſible la défendoit à la vérité des inſultes ennemies, mais ſes environs étoient ſauvages & ſtériles. Le philoſophe conſeilla au monarque de fixer ſa réſidence dans des terres plus fertiles. Son conſeil fut approuvé, & bientôt on vit s'élever ſous la direction du célèbre Athénien, une ville belle, grande, forte & heureuſement ſituée qui fut nommée Solos & depuis par les Italiens, Soglia. Les loix équitables qu'il y établit, jointes à la richeſſe du ſol & aux agrémens du pays, y attirèrent des habitans en foule de toutes

les contrées. Cependant il réſulta un inconvénient de ce mélange de citoyens; le langage s'y corrompit, & c'eſt de cet événement que pluſieurs ſavans tirent l'étymologie du mot ſoléciſme, quoique d'autres le faſſent dériver des *Soli*, qui s'établirent en Cilicie.

A quelque diſtance de la vallée de Sollia eſt un endroit délicieux, nommé Morfou, ſitué à une lieue & demie de la mer. Chypre ne renferme pas un plus bel édifice que l'égliſe de ce lieu bâtie dans le goût italien, mais qui n'étoit pas encore entièrement achevée, lorſque les Turcs firent la conquête de cette île. Elle étoit dédiée à ſaint Mamas qui pendant toute ſa vie

eut la manie de ne vouloir jamais consentir à payer sa portion des impôts. Les miracles vinrent sans cesse au secours du saint personnage, toutes les fois que les collecteurs s'approchèrent de ses foyers. C'est, sans doute, sur de pareils exemples que s'est fondé le clergé depuis un tems immémorial, pour se soustraire aux contributions publiques.

Les terres des environs de Morfou sont assez bien cultivées; les habitans ont le soin de rassembler l'eau des sources dans des réservoirs, d'où ils la distribuent facilement sur les campagnes voisines. En montant sur le Lapitho, lieu surnommé autrefois *Amabilis*, je dé-

couvris de grandes plaines auſſi agréables que fertiles. Le penchant des montagnes eſt orné d'une quantité d'arbres divers, & n'eſt pas moins richement enſemencé. J'ai remarqué dans cet endroit les ruines de pluſieurs grands édifices, mais je n'y ai diſtingué aucune maiſon moderne qui fût d'un aſpect agréable. C'eſt ſur le ſommet eſcarpé d'une de ces montagnes qu'eſt ſitué un fort nommé jadis Agios Largos, mais maintenant dit Saint-Hilarion. Ce fort domine ſur tout le pays montagneux, & la ville de Cérinia commande ſur toutes les plaines qui ſont au-deſſous. Cette place étoit autrefois bien murée, garnie de tours, de baſtions & d'un foſſé,

On peut encore juger de ſes fortifications par les carrières immenſes qu'on a creuſées autour de la ville & qui étoient fouillées de manière qu'on pouvoit aiſément en faire des magaſins qui avoient communication avec la fortereſſe. On apperçoit près de là les ruines d'un édifice d'une élégante architecture; cet édifice, ſuivant quelques-uns, étoit un monaſtère; d'autres prétendent avec plus de fondement que c'étoit une commanderie appartenante à l'ordre des chevaliers hoſpitaliers.

Agios Phanentis n'a rien de remarquable qu'un couvent dédié à ſaint Chryſoſtôme, & d'une architecture commune. Cependant quel-

ques portions de ce couvent ſont bâties d'un beau marbre, aſſez bien travaillé. L'intérieur eſt orné de dorures & de peintures, mais entaſſées ſans ordre & ſans régularité. Ce monument doit auſſi ſa fondation à la piété d'une ancienne princeſſe. Non-loin de cet aſile monaſtique, Palecettra offre les ruines d'un temple conſacré à Cypris. Une partie des pierres de ce temple a été enlevée par un cadi, qui les a fait ſervir à la conſtruction d'un ſerrail. Il a cru, ſans doute, que cet uſage étoit analogue à l'intention des fondateurs.

On arrive à la Chypre moderne à travers des payſages de l'aſpect le plus riant. Cette place, autrefois

renommée pour les belles femmes qui vivoient dans ſon enceinte, n'eſt aujourd'hui qu'un bourg mal bâti, & où la beauté a grandement dégénéré. Les Grecs y ont une égliſe conſtruite dans le plus mauvais goût. A deux milles à l'eſt de cette bourgade, ſont les ruines d'un village qui étoit peut-être l'ancienne Curpaſis de Pigmalion. Je montai dans cet endroit au ſommet du mont Olympe où Venus avoit encore un temple. Sur les débris de ce temple on a élevé une chapelle grecque qui a pareillement ſuccombé ſous les outrages du tems.

Tels ſont à-peu-près les lieux les plus remarquables qu'offre aujourd'hui

jourd'hui l'île de Chypre. Je ne me ſuis point étendu ſur les mœurs de ſes habitans. Sans caractère, ſans énergie, lâches & opprimés, ce portrait doit être le même dans toutes les îles de la Grèce. L'induſtrie, le courage, la liberté ſont bannis de ces climats. C'eſt ainſi que Rhodes que je vais viſiter, Rhodes autrefois le ſéjour de la valeur, de l'opulence & des beaux arts, ne me montrera, ſans doute, à proportion de ſa population antique, qu'une poignée d'habitans malheureux & courbés ſous le plus affreux deſpotiſme.

LETTRE CCXLV.

De Rhodes.

APRÈS une navigation contrariée long-tems par les vents, me voilà enfin débarqué dans l'île de Rhodes, la plus orientale & la plus belle des Cyclades. Vous me permettrez, Madame, de remonter un inſtant dans l'antiquité pour expoſer à vos yeux les principaux traits de ſon hiſtoire, qui, comparée avec le tableau de ſon état actuel, vous donnera une juſte idée de cette île.

Pluſieurs auteurs anciens aſſurent que Rhodes étoit autrefois couverte par la mer, mais ils ne conſtatent

pas l'époque de ſon élévation au-deſſus des eaux, qui ſe perd dans la nuit des ſiècles. Pline le naturaliſte raconte que Délos & Rhodes naquirent autrefois de la mer. Ce récit eſt confirmé par le témoignage des plus graves écrivains de l'antiquité. Cette origine eſt conſacrée d'ailleurs par le nom d'enfans de la mer que la fable donna aux premiers habitans de cette île ; Strabon les fait ſortir de Crète, & dit qu'on les regarda comme des enchanteurs, parce qu'ils poſſédoient diverſes connoiſſances.

Hélius, ou le ſoleil, épris d'amour pour une nymphe nommée Rhodes, donna à l'île le nom de ſon amante. Cette ingénieuſe allégorie, ſuivant

Diodore, ſignifie que l'aſtre bienfaiſant qui répand la lumière deſſécha cette contrée humide & marécageuſe & la rendit féconde; & qu'en reconnoiſſance de ce bienfait les habitans adorèrent le ſoleil, & ſe dévouèrent entièrement à ſon culte. Les Héliades, fils d'Hélius, inſtruits dans l'aſtronomie, partagèrent l'année en ſaiſons, & firent une ſcience de la navigation. Ainſi les Rhodiens dès les tems les plus reculés étoient déjà recommandables par leur marine. L'île leur fourniſſoit des bois de conſtruction, & leur ſituation les invitoit à profiter des avantages du commerce. Ils naviguèrent juſqu'en Eſpagne. Ce furent eux qui fondèrent Par-

thénope, aujourd'hui Naples, en Campanie, & qui bâtirent après le ſiège de Troie Maiorque & Minorque. Linde, Ialyſe & Canure, fondées par trois enfans d'un des deſcendans d'Hélius, étoient les principales cités de cette île, diviſée en trois états. C'eſt ce qu'Homère donne à entendre lorſqu'il dit en parlant des Rhodiens : « ils ont trois villes, trois tribus ; Jupiter qui gouverne les immortels, & qui aime les humains, les a accablés de richeſſes ».

Je paſſe rapidement ſur les ſiècles, pour arriver au tems où les Rhodiens, raſſemblés par l'intérêt commun, ne formèrent qu'un corps de nation & fondèrent la ville qu'ils

appelèrent Rhodes, du nom de l'île. Cette cité s'éleva pendant la guerre du Péloponèſe. Rhodes eut pour architecte Hippodamus de Milet, qui conſtruiſit les ſuperbes murs du Pirée, détruits bientôt après par les Lacédémoniens.

Les habitans des trois états ſe réunirent alors dans ſes murs, & ne formèrent plus qu'une ſeule république. Cette ville avoit alors trois lieues de circuit & pouvoit contenir un peuple immenſe. Le terrein étant en pente, l'architecte y conforma ſon plan & perça les rues avec tant d'habileté que ce défaut devint une beauté. Ariſtides nous a laiſſé de cette ville un tableau magnifique. « Dans l'intérieur

de Rhodes, dit-il, une petite maiſon ne déparoit point une grande. Toutes étoient d'égale hauteur & offroient le même ordre d'architecture, de manière que la ville entière ne ſembloit former qu'un ſeul édifice. Des rues fort larges la traverſoient dans toute ſon étendue. Elles étoient percées avec tant d'art que l'intérieur, de quelque côté que l'on portât ſes regards, paroiſſoit ſuperbement décoré. On admiroit ſurtout ſes murs dont la vaſte enceinte étoit entrecoupée de tours d'une hauteur & d'une beauté ſurprenantes. Leurs ſommets élevés ſervoient de phare aux navigateurs. Telle étoit la magnificence de Rhodes, que l'imagination ne pouvoit en

concevoir l'idée. Toutes les parties de cette immenſe cité liées entr'elles par les plus belles proportions, compoſoient un enſemble parfait dont les murs étoient la couronne. C'étoit la ſeule ville dont on pût dire qu'elle étoit fortifiée comme une place de guerre & ornée comme un palais ».

C'eſt en vain que l'on chercheroit aujourd'hui quelques traces de cette magnificence ; Rhodes n'eſt plus, ſa gloire eſt totalement éclipſée.

Ajoutez à cette deſcription de ſon antique ſplendeur des temples ſuperbes, dont les portiques étoient enrichis de tableaux des plus grands peintres, une foule de coloſſes &

de ſtatues d'un travail merveilleux, un magnifique théâtre, des arſenaux d'une vaſte étendue, des flottes qui venoient de toutes les parties du monde payer aux arts le tribut que leur doivent les richeſſes; ajoutez-y un peuple libre, courageux, ſavant, fortuné & vous aurez l'idée de la plus belle ville de l'univers.

Ce fut dans cette ville que l'on conſacra au ſoleil ce coloſſe fameux que l'on mit au nombre des ſept merveilles du monde. Tous les arts s'empreſſoient de concourir à l'embelliſſement de Rhodes. La peinture y diſputoit le prix à la ſculpture. Protogènes, rival & contemporain d'Apelles, en orna les temples de ſes tableaux immortels. Pline dit

que ce célèbre artiſte employa ſept années à la compoſition d'un de ſes chef-d'œuvres, & que pendant ce tems il ne ſe nourrit que de lapins, de peur qu'une nourriture trop ſucculente n'émouſſât la ſenſibilité de ſes organes. Rien ne prouve mieux l'idée ſublime que ces anciens artiſtes avoient de la perfection, & combien ils étoient enflammés de l'amour de la gloire pour lui faire de pareils ſacrifices.

Les ſciences & les lettres accompagnent ordinairement les beaux arts dont elles ſont le guide & le flambeau. Auſſi vit-on les Rhodiens s'y diſtinguer plus qu'aucun peuple du monde. Leurs écoles parvinrent à un ſi haut point de célébrité, que

les premiers perſonnages de la république romaine en devinrent les diſciples. De ce nombre furent Caton, Marcus, Brutus, Cicéron, Caſſius, Céſar & Pompée. Ces maîtres du monde ne bornoient pas leur éducation à des connoiſſances frivoles; ils étudioient avec ſoin leurs loix & celles des autres nations. Ils s'efforçoient ſur-tout de ſe rendre recommandables dans l'art de la parole. Devant traiter en préſence d'un peuple éclairé les intérêts du monde entier, il falloit que l'éloquence frappât les eſprits, qu'elle préſentât aux uns des images vives, aux autres des raiſonnemens victorieux, & qu'elle portât la perſuaſion dans tous les cœurs.

L'éloquence étoit auſſi néceſſaire aux Romains d'alors que le génie de la guerre. Cet art ſublime ne va-t-il pas briller d'un nouvel éclat chez mes heureux compatriotes ? Déjà vous avez vu s'élancer avec ſuccès dans cette carrière des athlètes, étonnés eux-mêmes de leurs forces. Leur talent qu'ils euſſent méconnu peut-être, & dont nous aurions malheureuſement été privés, s'eſt épanoui aux rayons de la liberté. La beauté de leur cauſe a aggrandi leur courage, & ils ſortiront victorieux du combat qu'ils livrent à l'hydre du deſpotiſme. Nous parerons de couronnes civiques le front de ces orateurs magnanimes & vertueux ; ainſi la

gloire dont ils ſe ſeront couverts, & la reconnoiſſance de leurs concitoyens, embrâſeront d'une ardeur ſacrée tous ceux qui voudront marcher ſur leurs traces.

LETTRE CCXLVI.

De Rhodes.

ON peut attribuer, Madame, à pluſieurs cauſes l'état floriſſant de la république Rhodienne, d'abord à la fertilité de ſon terroir, à la beauté de ſon climat & à l'avantage de ſa poſition. Mais ces avantages naturels ne furent point ſeuls la ſource de ſes richeſſes & de ſa puiſſance. Rhodes dut à l'équité de ſes loix & à la ſageſſe de ſon

gouvernement ſon opulence, ſon bonheur & ſa gloire. Alliés de toutes les puiſſances, ces habiles républicains ſavoient ménager avec adreſſe les intérêts de leurs voiſins, & ils évitoient d'entrer dans leurs querelles particulières. Cette ſage politique leur procura une longue paix & fit fleurir leur commerce qui s'étendoit d'un bout à l'autre de la Méditérranée. Rhodes étoit l'entrepôt de toutes les nations commerçantes. « Le navigateur qui y abordoit, y voyoit avec étonnement pluſieurs ports formés par des moles de pierre jettés bien avant dans la mer. L'un recevoit les vaiſſeaux d'Ionie, l'autre ceux de Carie. Celui-ci offroit ſon aſile aux flottes

d'Egypte, de Chypre & de Phénicie. On eût dit que chacun de ces ports étoit affecté à chacune de ces contrées. Près d'eux s'élevoient des arſenaux dont la grandeur faiſoit préſager la force de la république ».

Les forêts du mont Atabyre, entretenues avec ſoin fourniſſoient aux Rhodiens d'excellens bois de conſtruction. Leurs vaiſſeaux étoient les meilleurs voiliers de l'univers, & leurs marins les plus expérimentés dans la navigation. Telles furent les ſources de la puiſſance & de la gloire des Rhodiens. Alexandre qui regardoit leur ville comme la première du monde, la choiſit pour y dépoſer ſon teſtament.

Les Rhodiens méritoient les avantages dont ils étoient comblés. Leurs mœurs étoient douces & aimables, & leurs manières polies ſans affectation. Lorſqu'ils paroiſſoient en public ; la décence accompagnoit leurs pas. Au ſpectacle, lorſqu'une pièce méritoit des applaudiſſemens, tous les ſpectateurs gardoient un profond ſilence. C'étoit l'hommage qu'ils croyoient devoir rendre aux talens. A table, l'honnêteté & l'urbanité préſidoient à leurs feſtins. L'ivrognerie en étoit bannie. Ils s'entretenoient familièrement avec leurs convives, ſans chercher à leur faire ſentir le faſte d'un maître.

Un pareil peuple reſpiroit l'hu-

manité. Sans approfondir ſi les hommes ont le droit de faire mourir leurs ſemblables même coupables, du moins eſt-il certain que les Rhodiens épargnoient à leurs concitoyens l'horreur de ces tragiques exécutions qui déshonorent nos cités. Loin que des échafauds fuſſent dreſſés dans les places publiques, loin que des mercenaires allaſſent publier dans les rues des arrêts qui dévouent aux flammes, au lacet ou à la roue des infortunés, la loi avoit interdit aux bourreaux l'entrée de Rhodes. La peine de mort étoit prononcée hors les portes de la ville, & ils euſſent regardé comme une impiété de la ſouiller de ſang humain.

Cependant les anciens reprochent aux Rhodiens les défauts qui accompagnent la grande opulence, le luxe & la volupté. Ils bâtiſſent, dit un de leurs cenſeurs, comme s'ils étoient immortels ; & ils ſervent leur table avec autant de profuſion que s'ils n'avoient que quelques jours à vivre. Les vaſes dont ils uſoient dans leurs repas étoient d'une recherche infinie, & très-renommés pour la ſenſation délicieuſe qu'on éprouvoit en y buvant. Il entroit dans leur compoſition de la mirrhe, de la fleur d'un jonc odorant, du ſafran, du baume, de l'amome & du cinnabre cuits enſemble. Mais à quelque degré que les Rhodiens aient pouſſé le

luxe & la volupté, on ne leur reproche cependant pas la molleſſe & l'inſouciance qui en ſont ordinairement les ſuites.

Le gouvernement de Rhodes fut toujours républicain. D'abord le pouvoir étoit entre les mains du peuple. Dans la ſuite les nobles s'en emparèrent & formèrent une ariſtocratie, & ce qui ſeroit regardé comme une fable, ſi l'hiſtoire ne l'atteſtoit pas, ce changement d'état ne fut pas à charge au peuple, & les grands n'abusèrent point de leur autorité. L'humanité préſidoit leur conſeil & les portoit à ſecourir leurs concitoyens. La politique leur fit ſentir que ce ſont les claſſes indigentes de la ſociété qui four-

niſſent les bras ſans leſquels un état ne peut ſubſiſter. Ils eurent ſoin de prévenir la misère qui éteint les hommes, & créèrent des magiſtrats dont l'emploi étoit de veiller aux beſoins des pauvres, de leur fournir une nourriture ſaine & de les employer aux travaux publics. Cette adminiſtration éclairée fut toujours la ſauve-garde de la république. Elle n'éprouva point ces agitations violentes dont les ſecouſſes réitérées renversèrent Athènes & Rome. Cependant elle eſſuya des orages paſſagers. Alcibiade à la tête d'une flotte nombreuſe la ſoumit aux Athéniens. Mais elle fit un traité d'alliance avec les habitans de Byſance & de Chio &

ſecoua bientôt le joug de ce conquérant. Mauſole s'empara de Rhodes par ruſe & y établit la tyrannie. Artémiſe, ſa veuve, uſant du même ſtratagême, en fit périr les principaux habitans. Ces revers ne furent que momentanés, les Rhodiens recouvrèrent leur liberté & chaſſèrent leurs tyrans.

Cette république jouiſſoit des fruits de ſa ſageſſe, lorſqu'Antigone, jaloux de n'avoir pu la détacher de l'alliance de Ptolémée, roi d'Egypte, lui déclara la guerre. Il fit contr'elle d'immenſes préparatifs & envoya Démétrius ſon fils pour la ſoumettre. Ce prince, ſavant dans l'art de prendre des villes, aſſiégea Rhodes par terre & par

mer ; il inventa pour la réduire des machines infernales qui ménaçoient cette république d'une deſtruction preſqu'inévitable. Mais le courage d'un peuple libre triompha des flottes de Démétrius, d'une armée nombreuſe qu'il avoit à ſa ſolde, & des talens guerriers que ce grand capitaine déploya pendant une année d'attaques. Au moment où les aſſiégés étoient le plus vivement preſſés, quelques ſénateurs proposèrent de renverſer les ſtatues élevées dans des tems plus heureux à Antigone & à Démétrius. Le peuple rejetta ce lâche conſeil & le reprocha comme un crime. Cette généroſité envers un ennemi fit honneur aux Rhodiens dans toute

la Grèce, & l'hiſtoire en a conſervé le ſouvenir.

Mithridate qui balança long-tems la fortune des Romains, échoua devant Rhodes. C. Caſſius la prit pendant la guerre civile & la dépouilla d'une partie de ſes tréſors. Malgré cet échec elle ſe releva avec gloire, & les ſervices qu'elle rendit aux Romains lui valurent ſa liberté, & lui firent obtenir pluſieurs villes dans la Carie. Enfin fidèle aux loix qui la gouvernoient, & toujours adonnée au commerce qui entretenoit ſa puiſſance, elle demeura libre juſques ſous l'empire de Veſpaſien, qui le premier la réduiſit en province Romaine. Depuis ce moment Rhodes n'a été qu'une des

belles îles de l'archipel. Sa fortune & ſes richeſſes ſe ſont évanouies. Il ſemble qu'en la privant de ſa liberté, on ait éteint ſon génie. Les ſciences, les lettres, les arts enſevelis avec elle, n'y ont plus reparu.

Sous Conſtantin elle demeura dans le partage d'Orient. Cette diviſion avoit affoibli l'empire. La lâcheté & les vices des princes qui lui ſuccédèrent, l'ébranlèrent juſques dans ſes fondemens. Les Arabes, conduits par l'enthouſiaſme que leur avoit inſpiré leur légiſlateur, en conquirent les plus belles provinces. La douzième année du règne de Conſtans, Mauhias, lieutenant d'Othman, ſe rendit maître de

de Rhodes. Dans la ſuite les empereurs Grecs en chaſſèrent les infidèles & la gardèrent juſqu'au tems où Baudouin, devenu ſouverain de Conſtantinople, envoya un préfet à Rhodes. Quelque tems après, Jean Ducus en fit la conquête. Les braves guerriers connus alors ſous le nom de chevaliers de Saint Jean, conduits par leur grand-maître, Foulques de Villaret, l'attaquèrent & la prirent après un ſanglant combat où l'héroïſme triompha du nombre & de la valeur. Mahomet ſecond qui ſembloit avoir enchaîné la victoire à ſon char & qui fit trembler la chrétienté, vint ternir ſes lauriers devant cette place, défen-

due par un petit nombre de héros. En 1522, Soliman vit périr une armée ſous ſes murailles; & ſi ce redoutable conquérant ſoumit enfin cette ville attaquée par toutes les forces des Ottomans, ce fut à la honte des princes chrétiens qui n'envoyèrent pas un ſeul vaiſſeau au ſecours de ſes intrépides défenſeurs. Soliman n'entra dans Rhodes qu'à travers des ruiſſeaux du ſang de ſes propres ſujets. Il n'y trouva que des monceaux de ruines & un petit nombre de chevaliers tout couverts de bleſſures. A la tête de ces preux paroiſſoit Villiers de l'Iſle-Adam, vieillard célèbre qui réuniſſoit au ſang-froid de ſon âge le courage d'un héros & la fermeté d'un ſage.

J'ai cru ne pas m'éloigner de mon projet en expoſant à vos regards un abrégé ſuccinct de l'hiſtoire de cette ville célèbre, depuis le moment de ſa naiſſance, juſqu'au tems où elle paſſa ſous la domination des Turcs. Je vais vous entretenir maintenant de ſon état actuel.

LETTRE CCXLVII.

De Rhodes.

CE n'eſt plus, Madame, la deſcription d'une ville magnifique, le tableau d'un ſage gouvernement, ni la gloire d'une nation libre, que je vais expoſer à vos yeux. L'ambition des Romains, l'aviliſſement des monarques du bas empire, le

fanatiſme des Arabes, les tremblemens de terre ont tour-à-tour dévaſté l'île de Rhodes. Le deſpotiſme des Turcs, plus cruel que tous ces fléaux, y a cauſé des maux encore plus funeſtes. Monumens, arts, ſciences, génie, il a achevé de tout détruire.

La ville moderne, bâtie ſur les ruines de l'ancienne, n'occupe pas le quart de ſon étendue. Elle ne poſſède plus aucun monument remarquable. On n'y retrouve pas même les veſtiges du théâtre, des temples & des portiques. Statues, coloſſes, tableaux, édifices, tout a été renverſé & détruit. A ces rues larges & percées avec art, à ces édifices ſuperbes, parfaitement

alignés & dont les façades préſentoient le même ordre d'architecture, ont ſuccédé des rues étroites & tortueuſes, des maiſons ſans goût, ſans ſymmétrie & ſans décoration.

Cependant les chevaliers de Rhodes y ont laiſſé quelques traces de leur ſéjour. Leurs armoiries & quelques buſtes des grands maîtres, ſculptés en relief ſur le marbre, décorent les façades de pluſieurs bâtimens. Les murs, les tours qu'ils élevèrent ſubſiſtent encore & rappellent l'idée de leur courage & de leur défenſe mémorable. L'égliſe de S. Jean a été convertie en moſquée. Le vaſte hôpital où la charité chrétienne recevoit les fidèles de toutes les parties du monde,

& leur fourniſſoit des ſecours, ſert actuellement de grenier aux Ottomans. Ces barbares le laiſſent dépérir, ainſi que la maiſon du gouvernement ornée de marbres & de colonnes antiques.

Rhodes, ſi favorable au commerce par le nombre de ſes ports, n'en poſſède plus aujourd'hui que deux. Le plus petit regarde l'Orient & ſe nomme *Darca*. Des rochers que la nature a placés en avant, à peu de diſtance l'un de l'autre, en défendent l'entrée & n'y laiſſent que le paſſage d'un vaiſſeau. Des moles élevés ſur les côtés, le mettent à l'abri de tous les vents. Mais la négligence des Turcs le laiſſe combler peu-à-peu, & il n'a plus

de fond que pour des bâtimens marchands, encore ſont-ils obligés de décharger une partie de leur cargaiſon avant d'y entrer.

L'autre porte le nom de Rhodes. Les frégates de trente canons peuvent y mouiller. Elles y ſont défendues des vents d'oueſt qui, dans ces parages, règnent neuf mois de l'année. Ceux du nord & du nord-eſt y ſouflent à plein, & lorſqu'ils ſont violens, les vaiſſeaux courent riſque d'être briſés contre les murs de la ville ou contre les rochers.

Quoique Rhodes n'ait rien conſervé de ſon antique ſplendeur, l'avantage de ſa ſituation à la pointe d'un promontoire, ſes maiſons diſ-

poſées en amphithéâtre, ſes murailles ſolidement conſtruites, ſes tours placées en avant ſur des écueils, lui donnent un air de force & de puiſſance qui, de loin, en impoſent aux navigateurs. Mais s'ils abordent, ils ont bientôt perdu l'idée qu'ils s'en étoient formée. L'irrégulière ordonnance des édifices, le mauvais état des fortifications & le dénument abſolu de troupes ſemblent livrer cette ville aux premières attaques de celui qui voudroit en faire la conquête.

Le gouverneur général de l'île eſt un Pacha qui jouit d'un pouvoir abſolu. Il préſide à la juſtice civile & à la diſcipline militaire. Il nomme aux emplois vacans, prononce la

peine de mort, & eſt chargé d'entretenir le bon ordre dans toute l'étendue de ſon gouvernement. Ce premier officier ne trouve aucun obſtacle à l'exécution de ſes volontés, & il peut s'abandonner ſans crainte à tous les excès de la tyrannie.

Ce gouverneur eſt cependant ſubordonné dans la diſtribution de la Juſtice à deux officiers principaux qu'on peut en regarder comme les chefs. Toutes les affaires contentieuſes reſſortiſſent au tribunal d'un Cadi, dont les déciſions ſont des arrêts irrévocables. Il partage auſſi la juſtice eccléſiaſtique avec le Muphti. Ce dernier eſt l'interprète du coran. Il eſt le chef de la religion, explique

& commente les dogmes de l'iſlamiſme, & le Pacha ne peut faire mourir un homme, ſans que le Muphti lui-même ait prononcé ſur la juſtice de la peine.

Les Grecs & les Juifs ont un chef qu'on appelle *Monteveli*. C'eſt, pour ainſi dire, l'intendant général des étrangers. Il a l'inſpection ſur le droit de capitation impoſé par le grand-ſeigneur ſur ceux de ſes ſujets qui ne ſont pas Muſulmans. Il juge les différens nés parmi eux ſans avoir recours aux autres puiſſances. Lorſque le cadi a condamné au paiement un débiteur Grec ou Juif, il envoie ſa ſentence au Monteveli qui la fait exécuter s'il le juge à propos. Tels

ſont les principaux officiers de l'île; & malheureuſement pour le peuple, il règne entr'eux un eſprit de rapine & d'injuſtice ſi bien concerté, que les Rhodiens ne peuvent manquer d'en être les victimes.

Le ſol de Rhodes eſt ſec & ſablonneux; mais les ſources nombreuſes qui l'arroſent, fertiliſent la terre & la rendent abondante. Le blé y croît à merveille. Son grain jaune, peſant & rempli d'une farine très-blanche produit du pain excellent. Si l'on cultivoit la moitié des campagnes qui ſont ſuſceptibles d'être ainſi enſemencées, les Rhodiens recueilleroient du grain bien au-delà de leur conſommation & pourroient en faire une branche

conſidérable d'exportation. Mais vous ſavez déjà que les Turcs ne ſont pas agriculteurs; & les Grecs accablés par les corvées que l'avarice du Monteveli leur impoſe, découragés d'ailleurs par la crainte de ne pas jouir du fruit de leurs peines, laiſſent en friche des plaines magnifiques. Le Pacha pourroit d'un mot rendre ces terres fertiles; pour opérer ce prodige il n'auroit beſoin que d'aſſurer les laboureurs de ſa protection; mais il ignore ſi demain il ſera en place, & il craindroit de travailler pour le profit de ſon ſucceſſeur. Une raiſon plus puiſſante & plus ſordide encore le détermine à priver cette île des tréſors de l'agriculture qu'il pourroit

roit y répandre. La misère du pays fait sa richesse. Rhodes ne fournissant pas à la nourriture de ses habitans, il envoie acheter à bon compte les blés de la Caramanie, qui sont d'une qualité inférieure. Il les fait transporter au marché en petite quantité afin d'en hausser le prix ; & pour compléter cette horrible concussion, il est rigoureusement prescrit que le taux mis au premier boisseau de la nouvelle récolte, servira de tarif à tous ceux qui seront vendus pendant le reste de l'année. Cette loi est immuable, dut-elle entraîner la ruine d'une partie du peuple. Vous pressentez les effets cruels qui doivent résulter de cet infâme monopole, le pre-

mier de tous les crimes, & dont cependant on a vu des exemples impunis chez les nations policées. Il n'eſt pas étonnant de voir tarir, chez un peuple ainſi opprimé, les ſources du commerce & de l'agriculture, & le malheur public & une dépopulation effrayante naître de cette adminiſtration criminelle.

Rhodes en offre le déplorable tableau. Cette île qui a plus de quarante lieues de circuit, ne contient pas quarante mille habitans; & elle produit moins aux empereurs Ottomans que des terres d'une médiocre étendue en France ou en Angleterre ne rapportent à leurs heureux poſſeſſeurs. Auſſi cherche-t-on en vain ici le ſouvenir de ce

peuple puiſſant qui, profitant de ſa ſituation avantageuſe, de ſes forêts, des richeſſes de ſon ſol, couvrit la Méditerranée de ſes flottes victorieuſes & étonna l'univers de ſa magnificence.

LETTRE CCXLVIII.

De Rhodes.

DES trois villes fondées, ſuivant la fable, par les enfans du ſoleil, Linde ſeule, Madame, a laiſſé des veſtiges remarquables ; elle étoit ſituée ſur une montagne au midi de l'île & en face d'Alexandrie. Les filles de Damas y avoient élevé un temple ſuperbe en l'honneur de Minerve ; Cadmus l'enrichit par la

ſuite de ſes offrandes ; & les habitans y conſacrèrent la ſeptième ode des Olympiques de Pindare écrite en lettres d'or. Les ruines de ce grand édifice ſe voient encore ſur une colline élevée qui domine la mer. Les débris de ſes murs, compoſés d'énormes pierres, y décèlent le goût égyptien. Les colonnes & les ornemens en ont été détruits ou enlevés. Sur la cîme la plus élevée du rocher, on remarque les reſtes d'un château qui ſervit de fortereſſe à la ville. Son enceinte eſt vaſte & remplie de décombres.

La nouvelle Linde eſt ſituée au pied de ce mont. Une baie profonde qui s'avance dans les terres lui ſert

de port. Avant la conſtruction de Rhodes, Linde recevoit les flottes d'Egypte & de Tyr; ſon commerce l'avoit rendue très-opulente, & un gouvernement éclairé, profitant de la ſûreté de ſon port & de l'avantage de ſa ſituation, pourroit encore la rendre très-floriſſante.

Vers le milieu de Rhodes s'élève une haute montagne qui domine toute l'île. On la nomme Artémira. Jupiter y avoit autrefois un temple. Cet ancien monument ne ſubſiſte plus. Il a été remplacé par une petite chapelle où les Grecs vont en pélérinage. Artemira eſt fort eſcarpée, & j'ai été obligé de la gravir à pied pendant quatre heures pour arriver à ſa cîme. Parvenu

ſur ſon ſommet, j'y ai joui d'un coup-d'œil magnifique. J'y ai découvert vers le nord-eſt les ſommets du Cragus, au nord la côte élevée de la Caramanie, au nord-oueſt une multitude de petites îles ſemées dans l'archipel, au ſud-oueſt la tête du mont Ida couronnée de nuages, enfin au midi & au ſud-eſt la vaſte étendue des eaux qui baignent les côtes d'Afrique. Cette perſpective éloignée varie à chaque inſtant ſuivant qu'elle eſt plus ou moins éclairée par les rayons du ſoleil.

Après avoir joui de ce grand tableau, on rabaiſſe ſes yeux avec plaiſir ſur l'île que l'on voit s'arrondir à ſes piés. On apperçoit çà & là ſur les monts les plus élevés

des pins antiques que la nature y a placés. Ils formoient autrefois d'épaiſſes forêts que les Rhodiens conſervoient avec ſoin pour l'entretien de leur marine. Aujourd'hui ces beaux arbres ſont clair-ſemés, parce que les Turcs les emploient à la conſtruction des caravelles du Grand-Seigneur, & qu'ils coupent ſans jamais replanter. Ces lieux ſolitaires ſervent d'aſile à des ânes ſauvages qui ſont d'une grande légèreté à la courſe. Vous voyez à la ſuite de ces premières hauteurs le terrein s'abaiſſer, & former divers amphithéâtres de collines qui deſcendent juſqu'à la mer ; mais la plupart de ces côteaux ſont couverts de buiſſons épineux ou de

ſtériles bruyères. Quelques-uns cependant offrent des vignobles qui produiſent encore ce vin parfumé, ſi recherché des anciens, & que les Rhodiens buvoient dans des coupes voluptueuſes. Il ſeroit aiſé de le multiplier & d'en couvrir des collines d'une grande étendue qui reſtent ſans culture.

Des ſommets ombragés du mont Artémira découle un grand nombre de ſources qui fertiliſent les plaines & les vallées. On voit à l'entour des villages, quelques champs cultivés, & des vergers où les figuiers, les grenadiers & les orangers, quoique plantés ſans ordre & ſans art, n'en forment pas moins de rians ombrages. Les pê-

chers y ſont auſſi très-féconds, mais le fruit qu'ils produiſent n'a ni la ſaveur ni l'eau délicieuſe du nôtre, parce que les habitans ignorent l'art de greffer les arbres. Que de belles vallées on parcourt dans l'île de Rhodes ſans y trouver ni hameaux, ni cabanes, ni même des traces de culture ! Les roſes ſauvages y tapiſſent le pied des rochers; les myrtes fleuris y exhalent en vain le plus agréable parfum, & c'eſt en pure perte que des touffes de laurier-roſe y bordent les ruiſſeaux de leurs fleurs éclatantes. Il eſt vrai qu'une foule de plantes inutiles nuiſent à l'éclat & au développement de ces fleurs, parce qu'aucune main ne ſe préſente pour diriger

la fécondité de la terre & jouir de ſes faveurs.

Cependant il ne faut point accuſer les Grecs de cette coupable indolence. Victimes de l'avarice combinée du Pacha & du Nazir, accablés de corvées continuelles, ils ſont dans l'impuiſſance de rien tenter pour leur avantage & pour le bien général. Vous me demanderez peut-être ce que c'eſt qu'un Nazir, c'eſt l'intendant de la marine. Ce miniſtre graſſement payé par la Porte pour préſider à la conſtruction des caravelles du Grand-Seigneur, s'enrichit bientôt en employant gratuitement à ce travail les bras des malheureux habitans. C'eſt en vain que les cris du dé-

ſeſpoir s'élèvent de toutes parts contre ſes injuſtices, ils ne ſont point entendus. L'infâme Naſir les a d'avance étouffés avec de l'or. Il a eu ſoin d'acheter par des bourſes remplies la faveur du Pacha & l'impunité de ſes crimes. Telle eſt, Madame, la manière dont ſont adminiſtrées preſque toutes les provinces Ottomanes; auſſi les habitans déſeſpérés ſe révoltent-ils de toutes parts, & peut-être que le moment n'eſt pas loin où l'amour de la liberté, ſe communiquant avec rapidité de peuple en peuple, va les inſtruire ſucceſſivement de leurs droits & de leurs forces, & leur apprendre à renverſer les empires aſſis ſur le deſpotiſme.

Les Rhodiens ſont d'autant plus à plaindre que la température délicieuſe dont ils jouiſſent, devroit naturellement contribuer à leur félicité. En effet, l'air de Rhodes eſt pur & ſalubre. On n'y reſſent point d'épidémies à moins qu'elles ne ſoient apportées du dehors. Les vents d'oueſt qui y règnent pendant neuf mois y tempèrent les chaleurs de l'été. L'hiver n'y paroît jamais accompagné de neiges, de glaces & de frimats. Dans les jours les plus nébuleux, le ſoleil diſſipe les nuages & s'y montre au moins quelques heures. Le reſte de l'année il l'échauffe de ſes rayons bienfaiſans, il féconde la terre & purifie l'air naturellement humide. Tibère,

dit Suétone, s'arrêta à Rhodes enchanté de la beauté du pays & de ſa ſalubrité. Ce beau ciel, cette charmante température ont néceſſairement quelque influence ſur les mœurs des habitans. Les Turcs nés dans l'île ont plus de douceur, plus de politeſſe, plus d'urbanité que dans les autres provinces de l'empire. Moins expoſés que les Grecs à la rapacité des agens miniſtériels, jouiſſant plus paiſiblement de leurs propriétés, ils y mènent une vie heureuſe au ſein de leurs familles. Auſſi le voyageur rencontre-t-il parmi eux des mœurs, de la bonne foi & de la ſociabilité. Les Grecs au contraire aſſervis ſous le ſceptre de fer qui les écraſe, deviennent

faux, fourbes & menteurs. Les plus ſuperbes des hommes dans la proſpérité, ils ſont vils & rampans dans le malheur; enfin ils ont tous les vices qui naiſſent de la ſervitude. Cependant forcés, pour ainſi dire, par la nature du climat, ils ſe livrent par accès à la joie, mais ce n'eſt point cette joie pure & tranquille que fait éclore un état proſpère, c'eſt une ivreſſe bruyante, ce ſont des eſclaves qui, oubliant un moment leur condition, danſent au bruit de leurs fers.

C'eſt avec regret cependant que je quitte l'île de Rhodes. Enchanté de ſon heureux climat, je me flatte que le flambeau des arts n'eſt pas éteint pour toujours dans cette

belle contrée. J'aime à croire que les beaux jours de la Grèce renaîtront, & qu'un gouvernement ami des hommes & de la liberté, lui rendra ſes arts & ſon génie.

LETTRE CCXLIX.

De Caſos.

APRÈS avoir quitté l'île de Rhodes, je comptois, Madame, deſcendre dans celle de Candie, mais les vents nous ont forcé de relâcher dans la rade de Caſos, & je n'ai qu'à remercier la fortune de cette contrariété.

Caſos eſt une des Cyclades, elle reçut ſon nom de Caſo père de Cléomaque. Les capitaines Fran-

çois qui ont corrompu ſon nom l'appellent l'île de Gaze. Cette île a ſubi le ſort de l'archipel, c'eſt-à-dire qu'elle a paſſé ſous la domination de l'empire Ottoman. Mais les Turcs n'oſent l'habiter parce qu'elle n'a point de fort. Ils craindroient d'être enlevés par les corſaires Maltois, diſgrace qu'ils ont éprouvée plus d'une fois dans les lieux dépourvus de fortereſſes. Cette crainte fait le bonheur des habitans; ils lui doivent la tranquillité, l'aiſance & la liberté dont ils jouiſſent.

Il étoit naturel de vouloir reconnoître cette île où les vents nous avoient jetés; mais le circuit en eſt hériſſé de pointes menaçantes

contre leſquelles vient ſe briſer la fureur des flots. Enfin Caſos me paroiſſoit inabordable, lorſqu'un habitant s'appercevant de mon embarras, deſcendit du village en m'indiquant avec un mouchoir le lieu vers lequel je devois diriger ma courſe. Je naviguai vers cet endroit, où le terrein s'abaiſſe & forme un vallon à l'extrémité duquel on a creuſé un petit baſſin propre à recevoir des bateaux. Ce paſſage qui eſt le ſeul par où l'on puiſſe deſcendre dans cette île eſt encore environné d'écueils & je doute que nous euſſions pu y aborder ſans le ſecours des habitans, qui pourroient bien rendre cette entrée d'un plus facile accès, mais

qui aiment mieux courir quelques dangers, & avoir moins à craindre de leurs ennemis.

Le Caſiote qui nous avoit enſeigné le port, nous invita poliment à monter au village. La nouvelle ſe répandit bientôt qu'il arrivoit des étrangers. Les femmes, les enfans ſortirent de leurs maiſons & vinrent nous attendre au haut de la colline. Quoique les femmes Caſiotes ſoient très-curieuſes, je remarquai cependant que lorſque nous paſſâmes devant elles, toutes baiſſèrent modeſtement les yeux ; quelques-unes nous ſaluèrent en nous diſant, ſoyez les bien arrivés ; nous répondîmes à ce ſalut gracieux à la manière orientale ;

Que ce jour ſoit heureux pour vous & pour vos hôtes !

Mon guide voulut être mon hôte ; il me préſenta à ſon épouſe & à ſa fille dont la figure auroit paru belle, même à Paris. Si je fus enchanté de la manière dont le bon Caſiote s'acquitta envers moi des devoirs de l'hoſpitalité, je ne cédai pas moins au plaiſir que m'inſpiroit la vue de ſa chármante fille, dont toutes les graces de la pudeur rehauſſoient les attraits.

Figurez-vous une perſonne de quinze ans, poſſédant des yeux pleins de feu, couronnés de ſourcils noirs également arqués ; le teint brun, mais très-animé, les joues gracieuſement arrondies, & ſe cou-

vrant à chaque inſtant de roſes nouvelles. Sa jolie bouche ſembloit ne devoir s'ouvrir que pour dire des choſes ſpirituelles, & lorſqu'elle ſourioit, des dents blanches comme la neige, contraſtoient agréablement avec le vermillon de ſes lèvres. Des cheveux d'ébène attachés au ſommet de ſa tête retomboient négligemment ſur un col d'albâtre. Ce col deſſiné par la nature, ſe prolongeoit inſenſiblement avec de belles proportions, & laiſſoit deviner des attraits enchanteurs, dont un corſet ſans manche, entr'ouvert vers le haut, permettoit d'entrevoir les premiers contours. Une robe d'un coton très-fin & d'une blancheur éclatante deſcendoit juſqu'à

ſes talons, mais n'empêchoit pas de voir un pied mignon, qui pouvoit aiſément égarer l'imagination d'un voyageur. Cette robe étoit liſerée d'une bordure de pourpre, large de quatre doigts & artiſtement brodée. Une ceinture ſerroit mollement une taille ſvelte & dégagée, & flottoit à l'entour. Telle étoit cette jeune Caſiote, dont la vue me fit oublier toutes les fatigues de mes voyages.

Je n'éprouvai que de bons traitemens de la part de mon hôte, & ce fut à regret que je quittai un inſtant ſes pénates hoſpitaliers pour aller parcourir l'île & gravir au haut de ſes montagnes. Je parvins à la plus haute après une heure

de marche. J'y obſervai une chaîne de collines qui ſe recourbant en demi-cercle, laiſſent au milieu une plaine d'une lieue de circuit. Elle a été défrichée par les habitans avec des peines infinies. Ils en ont arraché des quartiers de rochers & des monceaux de pierres qui forment des murs de clôture. Tout cet eſpace eſt diviſé en compartimens partagés entre les Caſiotes. J'admirai comment ces induſtrieux Colons avoient pu fertiliſer des rochers à peine recouverts de quelques pouces de terre, & je me réjouiſſois en ſongeant qu'ils étoient abondamment payés de leurs travaux.

A cet avantage que leur a pro-

curé leur induſtrie ſe joint celui du climat. La ſaiſon pluvieuſe dure à Caſos depuis octobre juſqu'en février, mais les pluies n'y ſont pas continues, & il n'en tombe que pendant ces mois. L'air eſt pur & ſerein, pendant le reſte de l'année. Tous les jours y ſont beaux, toutes les nuits étoilées. Les vents de mer y modèrent les chaleurs, & ſous un ſi beau ciel on jouit d'une température délicieuſe & d'une ſanté preſque inaltérable.

Les mœurs des Caſiotes ſe reſſentent de cette heureuſe température. La paix & l'union règnent dans cette petite république, l'ambition & l'intrigue n'en troublent point la tranquillité, & la ſoif de

l'or n'y a point introduit ces crimes dont elle remplit la terre. L'égalité, cette compagne inſéparable de la liberté, unit mutuellement ces paiſibles inſulaires, & les plaiſirs purs que la nature offre à tous les mortels, forment leurs ſeules jouiſſances.

Pendant le court ſéjour que je fis à Caſos, il arriva une barque chargée de riz, de melons & de fruits divers. Preſque toutes les femmes deſcendirent auſſi-tôt la montagne. Elles vinrent avec tranſport au-devant d'un époux ou d'un pere, d'un frère ou d'un ami. Je n'ai jamais vu le plaiſir & la tendreſſe déployer un caractère auſſi vif & auſſi ſincère. Tous les ſignes de

de la joie, toutes les expreſſions de l'amour étoient prodigués de part & d'autre.

L'après-dîner de ce jour fortuné fut conſacré au plaiſir. Le capitaine Caſiote donna un bal auquel je fus invité. La ſalle étoit entourée de danſeuſes; les cheveux étoient parfumés. Les plus jolis corſets, les ceintures les mieux brodées, les robes les plus blanches étoient les ſeuls ornemens de la beauté. On forma diverſes rondes, les bras enlacés à la manière accoutumée. Deux lyres & des chanteurs placés ſur des eſtrades animoient les mouvemens; la gaîté brilloit dans tous les yeux; les jeunes gens qui venoient d'arriver s'étoient placés

près de leurs compagnes ou de leurs amantes, & la joie la plus vive paroiſſoit ſur leurs viſages. Les jeunes Grecques, le regard baiſſé, la laiſſoient moins éclater; mais leur rougeur, la palpitation de leur ſein annonçoient qu'elles ſe trouvoient auprès d'objets chéris. Bons Caſiotes ! c'eſt ſous vos humbles toits qu'habite le bonheur, tandis qu'il fuit la pompe importune de nos ſuperbes cités !

Vous avez, ſans doute, entendu ſouvent reprocher aux Grecs ſoumis aux Ottomans, la fourberie, la perfidie & la baſſeſſe; vous pourrez préſumer maintenant que ces vices ne ſont point inhérens à leur nature, & que les Grecs

les contractent de la ſervitude où ils vivent. Les habitans de Caſos ſont Grecs ; mais un rayon de liberté les éclaire, & les Caſiotes ſont induſtrieux & ſenſibles, ils ont de la bonne foi & des mœurs. Envoyez-leur un Cadi, un Naſir un Pacha ; ils deviendront auſſi fourbes, auſſi corrompus que le reſte de leur nation.

LETTRE CCL.

De Candie.

APRÈS avoir quitté la rade de Caſos, dont le ſouvenir reſtera long-tems gravé dans ma mémoire, nous avons jetté l'ancre à Srandié, à la diſtance d'environ quatre lieues de Candie, où un canot eſt venu nous chercher pour nous introduire dans l'île.

Aucun pays, Madame, n'eſt auſſi célèbre dans la mythologie ancienne que l'île de Crète, aujourd'hui ſurnommée Candie. Vous ſavez que les Curètes s'y établirent & en civilisèrent les habitans ; que le dieu qui lance le tonnerre fut élevé

dans l'antre du mont Ida ; que les Titans, ces ſuperbes adverſaires du roi de l'Olympe, y prirent naiſſance ; enfin que ce fut la Crète qui donna le jour à Minos & à Rhadamante. Mais ſans m'arrêter aux prodiges multipliés dont la fabuleuſe antiquité orne les annales Crétoiſes, je vais eſquiſſer à grands traits ce que l'hiſtoire nous a laiſſé de moins incertain ſur les divers peuples de cette contrée.

Le gouvernement de l'île de Crète fut monarchique juſqu'à la fuite d'Idomenée. Crès fut le premier de ſes rois ; il contribua au bonheur de ſon peuple par pluſieurs découvertes utiles ; & ſes ſujets, animés par la reconnoiſſance, vou-

lurent conſerver le ſouvenir de ſes bienfaits & immortaliſer ſon nom, en le donnant à l'île. L'hiſtoire ſe tait ſur les ſucceſſeurs de ce monarque ; elle apprend ſimplement le nom de quelques-uns, & un petit nombre de faits, mêlés de fables, arrivés ſous l'empire des autres. Parmi ces ſouverains on trouve deux Jupiter & deux Minos, que les écrivains confondent en attribuant à un ſeul des actions qui devroient être partagées entre chacun d'eux. Idomenée fut le dernier des rois de cette île fameuſe. Après s'être ſignalé au ſiège de Troie, il retournoit couvert de lauriers dans ſes états ; mais Leucus, ſon fils adoptif & qui avoit

uſurpé la couronne en ſon abſence, le pourſuivit à main armée & le força de remonter ſur ſes vaiſſeaux. D'autres hiſtoriens attribuent la fuite de ce prince au vœu téméraire qu'il avoit fait au fort d'une tempête, & qu'il eut la barbarie d'accomplir. Quelques-tems après ſes ſujets affligés par la peſte, regardèrent ce fléau comme un effet de la vengeance divine, & chaſsèrent ce pere homicide qui alla fonder le royaume de Salente.

Quoi qu'il en ſoit, ce fut à cette époque que le gouvernement Crétois devint ariſtocratique. La forme mixte étoit compoſée de la volonté du peuple & de celle des chefs; cependant comme les grands occu-

poient les premiers emplois, ils avoient la part la plus considérable à l'administration. Les chefs de la république que l'on nommoit *Cosmoi*, & qui rempliſſoient les mêmes fonctions que les Ephores à Sparte, étoient au nombre de dix. Les loix avoient borné à une année la durée de leur puiſſance, & un ſénat composé de vingt-huit citoyens d'un mérite éminent & d'une probité ſans tache, & qui tous avoient été honorés de la dignité de Cosmoi, ſervoit encore de barrière à leurs deſirs ambitieux. De plus un chef qui ſe rendoit indigne de la place où il avoit été élevé, étoit deſtitué dans une aſſemblée de la nation, ou dans une de ſes collè-

gues. Ainſi un intérêt puiſſant engageoit les chefs de la république à parcourir glorieuſement leur carrière. D'un côté la crainte du déshonneur les arrêtoit, de l'autre ils étoient excités par l'eſpoir de devenir un jour membres du conſeil national.

La république de Crète dont l'antiquité, ainſi que vous l'avez vu, remonte au ſiège de Troie, fleurit juſqu'au ſiècle de Jules-Céſar. Aucune autre n'a joui d'un règne auſſi long. Le légiſlateur, en fondant le bonheur des Crétois ſur la liberté, avoit établi des loix propres à former des hommes capables de la défendre. Tous les citoyens étoient ſoldats, tous étoient exercés

dans l'art de la guerre, & c'étoit chez eux que les plus célèbres capitaines de l'antiquité alloient en prendre des leçons.

D'un autre côté le légiſlateur perſuadé que les conquêtes ſont ordinairement de grandes injuſtices, que ſouvent elles affoibliſſent la nation victorieuſe & corrompent preſque toujours ſes mœurs, s'étoit efforcé d'en détourner les Crétois. Les productions abondantes de leur île fourniſſoient à leurs beſoins. Ils pouvoient ſe paſſer des richeſſes étrangères qui, avec le commerce, euſſent amené le luxe & les vices qui marchent à ſa ſuite; ſans le défendre expreſſément, il ſut en inſpirer le dégoût. Les jeux gym-

naſtiques qui occupoient les loiſirs d'une ardente jeuneſſe, les plaiſirs de la chaſſe auxquels elle ſe livroit, les ſpectacles publics qui raſſembloient les diverſes claſſes de la ſociété & où les femmes étoient admiſes, l'amitié que les Crétois regardoient comme une divinité, l'amour de l'égalité, de l'ordre & de la patrie dont tous les cœurs étoient enflammés, tous ces liens attachoient les citoyens à leur île; & trouvant le bonheur chez eux, ils ne ſongeoient point à chercher au-dehors des richeſſes pernicieuſes & une gloire imaginaire. Cette modération eſt peut-être unique dans l'hiſtoire, & peu de peuples en ont partagé le mérite avec les Crétois.

Mais ſi les villes nombreuſes qui floriſſoient en Crète, n'unirent point leurs efforts pour aſſervir leurs voiſins, elles ne furent pas toujours aſſez ſages pour conſerver la paix entr'elles. La diſcorde y alluma ſouvent ſon flambeau. Les plus puiſſantes voulurent dominer ſur les plus foibles. Ces guerres civiles causèrent la ruine de pluſieurs villes & enſanglantèrent la patrie de Jupiter.

L'éducation guerrière n'avoit point étouffé dans le cœur des Crétois le goût des beaux arts. Ils eurent l'honneur de faire éclater leur munificence envers Homère par un préſent de mille écus, généroſité qu'ils conſacrèrent en inſcrivant

crivant ce don ſur une colonne publique. Ces républicains, ſi l'on s'en rapporte au témoignage des auteurs anciens, étoient encore plus curieux de cultiver leur eſprit que d'exercer leur corps. Auſſi lorſque la diſcorde régnoit parmi eux, ſouvent la voix de la ſageſſe & le charme de la poéſie les ramenèrent à la raiſon.

Les faſtes de l'antiquité nous repréſentent les Crétois courant aux ſolemnités fameuſes de la Grèce & remportant la palme aux jeux Olympiques, Néméens & Pythiens; d'autres favoriſés des muſes mirent en vers héroïques les oracles fameux, & compoſèrent divers poëmes où ils célébrèrent les hauts

faits des héros. Ctéſiphon & Métagènes ſon fils, tous deux Crétois, s'immortalisèrent par la conſtruction du temple de Diane à Ephèſe. Cette république amie des arts réſiſta pendant plus de dix ſiècles aux efforts des princes qui tentèrent de l'aſſervir, mais elle ſuccomba enfin ſous le coloſſe de la puiſſance romaine. Depuis cette époque juſqu'à nos jours, les Crétois n'ont plus figuré parmi les autres peuples de la terre ; ils n'ont plus formé une nation, & ils ont perdu peu-à-peu leur vaillance, leurs arts, leurs ſciences, leurs mœurs & leurs vertus. On ne peut attribuer cette décadence déplorable qu'à l'extinction de leur liberté.

Cependant l'île de Crète ſembla ſortir de cette léthargie ſous les loix de la république de Veniſe ; du moins ſes habitans moins opprimés commencèrent à reſpirer ſous un gouvernement modéré & qui encouragea parmi eux le commerce & l'agriculture.

Ils ne jouirent pas long-tems des rayons du bonheur qui commençoit à luire pour eux ; une puiſſance preſqu'auſſi formidable que celle des Romains, mais beaucoup plus barbare, enleva la Crète aux Vénitiens, & ravit pour jamais à ſes habitans malheureux l'eſpoir de voir renaître les jours de leur grandeur & de leur proſpérité.

LETTRE CCLI.

De Candie.

LA ſplendeur de l'île de Crète paroît donc, Madame, éclipſée pour toujours. Le tems n'a pas épargné une ſeule de ſes cités, & à peine exiſte-t-il quelques ruines de ces villes autrefois ſi magnifiques.

Suivant le ſentiment du plus grand nombre des géographes & des hiſtoriens, la moderne Candie eſt élevée ſur l'emplacement de l'ancienne Héraclée. Je n'ai pas ſûrement beſoin de vous rappeler le ſiege mémorable que ſoutint cette ville contre les forces réunies de l'empire Ottoman. Ce fut l'heu-

reux Kiopruli qui, après un des ſieges les plus longs dont l'hiſtoire faſſe mention, ſoumit la Crête à la domination du Grand-Seigneur. Ce Grand-Viſir entra dans Candie le 4 octobre 1670, & fit réparer une partie des ravages que la guerre avoit occaſionnés. Les murs qui entourent cette ville ont plus d'une lieue de circuit, ſont bien entretenus, & défendus par des foſſés profonds; mais ils ne ſont couverts d'aucun fort extérieur. Du côté de la mer elle eſt inattaquable, parce que les vaiſſeaux n'ont pas aſſez de fond pour s'en approcher.

Candie eſt la réſidence d'un Pacha à trois queues. Les principaux officiers & les divers corps de la

milice Ottomane y ſont raſſemblés. Mais cette ville qui, ſous les Vénitiens avoient recouvré une partie de ſon opulence & de ſon commerce, a perdu ces avantages ſous le maître actuel qui l'opprime. Son port qui forme un joli baſſin, où les navires ſeroient à l'abri de tous les vents, ſe comble de jour en jour ; on n'y voit plus guère que des barques & des bateaux. Le commerce n'eſt pas moins gêné par ces encombremens que par la tyrannie Ottomane, & les gouverneurs ne ſongent nullement à les faire diſparoître.

Cette capitale embellie par les Vénitiens, percée de rues droites, ornée de maiſons bien bâties, d'une

belle place & d'une fontaine magnifique, ne renferme dans ſa vaſte enceinte qu'un petit nombre d'habitans ; pluſieurs quartiers ſont preſque déſerts. Les temples Chrétiens ſont convertis en moſquées. Cependant les Arméniens y poſsèdent deux égliſes, les Grecs une, & les Juifs y ont une ſynagogue.

A l'Occident de Candie ſe prolonge une chaîne de montagnes qui deſcend du mont Ida, & dont la pointe va former le promontoire de *Dion*. La rivière que l'on voit dans ce lieu s'appeloit anciennement le Triton, près de la ſource duquel Minerve naquit de Jupiter. Une lieue à l'orient de cette ville le fleuve Coratus arroſe une vallée

charmante. On voit encore au-delà une autre rivière ſur les bords de laquelle la fable prétend que Jupiter célébra ſes noces avec Junon. Les environs de Candie ornés autrefois de jardins & de vergers n'ont pas été replantés depuis la guerre; mais à quelque diſtance la campagne eſt abondante en blés & en arbres fruitiers. Les côteaux voiſins plantés de vignobles produiſent un vin parfumé dont les habitans ſavent priſer la ſaveur.

Les monts & les côteaux de l'île de Crète qui jouit de la plus heureuſe température, ſont couverts en général de diverſes eſpèces de thym, de ſariette, de ſerpolet, de ciſtes odoriférans & d'une foule

de plantes balſamiques. Les myrtes & les lauriers-roſes bordent les ruiſſeaux qui fuient dans les prairies. Les campagnes offrent de toutes parts des boſquets d'orangers, de citronniers & d'amandiers. Des touffes de jaſmin d'Arabie ſont répandues dans les jardins, qui ſont décorés au printems de riches tapis de violettes. Ici le ſafran embellit de vaſtes campagnes, là le creux des rochers eſt embaumé par le dictame; en un mot, les montagnes, les vallons & les plaines exhalent de tous côtés des odeurs aromatiques qui parfument l'air que l'on y reſpire. Auſſi ſous ce beau ciel les Crétois ſont-ils ſujets à moins de maladies, & plus par-

ticulièrement favoriſés qu'aucun peuple des avantages de la beauté.

La plupart des Mahométans qui habitent l'île de Crète ont ordinairement depuis cinq pieds & demi juſqu'à ſix pieds de haut. Tous les traits de leur figure ſont développés. Leurs bras ſont nerveux & rappellent ceux des anciens Athlètes. Ils ont les épaules larges & la poitrine élevée. Leur col, délivré de ces liens qui, dès l'enfance captivent ceux des Européens, prend les belles proportions que la nature lui a aſſignées; ils marchent les jambes nues, & leurs cuiſſes & leurs genoux ne ſont point étranglés dans ces vêtemens ridicules que les peuples de l'Europe ont adoptés. Auſſi toutes

les parties de leur corps, dégagées des entraves qui gênent nos mouvemens & que l'habitude ſeule peut nous faire ſupporter, ont chacune leur forme naturelle & obſervent entr'elles ces rapports prononcés dont la perfection fait la beauté de l'homme.

Si la force & la majeſté ſont ici le partage de l'homme, les graces & la délicateſſe ſont celui des femmes. Nul vêtement ne gêne l'accroiſſement d'aucune partie de leur corps : un corſet barbare n'empriſonne point le plus bel ornement de leur ſexe, qui ſe deſſine ſur les formes admirables dont la main de la nature l'a décoré. Un col arrondi avec grace, des yeux noirs

remplis de feu, une bouche mignonne, un nez parfaitement bien fait, des joues que la ſanté colore; tels ſont encore les attraits de la plupart des Crétoiſes. De longs cheveux noirs négligemment treſſés, & dépourvus ſur-tout de ces poudres variées qui déguiſent la couleur de nos belles, font encore reſſortir le brillant de leurs charmes. Leur ébène donne plus d'éclat à la blancheur de leur teint & au coloris de leurs joues, & l'on ne peut s'empêcher de convenir, en conſidérant cet uſage ſi favorable à leurs attraits, que la nature ſeule eſt vraiment belle, & qu'elle ſeule peut inſpirer un véritable intérêt.

N'allez point comprendre dans

ce tableau les Grecs qui habitent l'île de Candie. Ils partagent, il eſt vrai, avec les Turcs les avantages d'un beau ciel, d'un air ſerein, d'une température délicieuſe, mais ils ſont eſclaves, & le caractère de la ſervitude imprimé ſur leur figure a flétri leur ame & dégradé la nobleſſe de leurs traits. Leur regard eſt rampant, & lorſqu'ils l'élèvent, on y découvre la fourberie & la baſſeſſe; & c'eſt en effet, ainſi que ſont dégénérées les vertus éclatantes d'une nation qui donnoit le nom de *barbares* à tous les autres peuples de l'univers.

LETTRE CCLII.

De Candie.

JE vois votre impatience, Madame, j'entens vos reproches. Vous êtes curieuſe de ſavoir ce qu'eſt devenu ce labyrinthe fameux, dont Theſée, conduit par l'amour, ſut percer les routes obſcures, & détruire le monſtre affreux qui en avoit fait le théâtre de ſes cruautés. L'imagination des poëtes a ſurchargé d'épiſodes la fable du minotaure. Vous ſavez que cet antre étoit l'aſile où ſe déroba à la perſécution de Minos, le fruit inceſtueux des amours de Paſiphaé ſon épouſe, & de Taurus, ſeigneur

Crétois ; le même qui revenant victorieux des phéniciens, avoit enlevé Europe, fille du roi Agenor. Cet enfant malheureux relegué dès ſa naiſſance ſur des rochers déſerts, y avoit contracté une férocité qui le rendit par la ſuite l'exécuteur des vengeances ſanglantes du roi de Crète. C'étoit dans cet antre que le prince envoyoit les victimes qu'il vouloit ſacrifier ; c'étoit-là que périſſoient les ôtages infortunés de ce tribut ſanguinaire, que Minos avoit impoſé à Egée. Le célèbre Athénien qui fut le compagnon du grand Alcide, Théſée, voulut un jour ſe mettre au nombre de ces ôtages, ſur la foi d'un oracle qui lui avoit inſpiré le deſir de

délivrer ſa patrie du minotaure. Il aborda donc en Crète, & obtint d'abord de Minos, dont il avoit preſque déſarmé le courroux, la permiſſion de combattre dans les jeux publics. Ce jeune héros excita l'admiration de tous les Crétois par ſon adreſſe & ſa valeur, & enflamma pluſieurs cœurs par les charmes extraordinaires de ſa beauté.

De ce nombre fut Ariane qui ne tarda pas à faire l'aveu de ſa flamme à ſon vainqueur. Minos, indigné de ce nouvel affront, ſe hâta d'envoyer au labyrinthe un ennemi ſi dangereux. Mais l'amour veilloit ſur ſes jours. Ariane lui avoit donné un fil qui pouvoit

diriger ſes pas dans les détours tortueux de cette caverne ; elle lui avoit fait préſent de l'épée qui devoit faire couler le ſang odieux du minotaure. Théſée fut vainqueur, il fut, dit-on, ingrat & infidèle, & cette ingratitude a terni ſon exploit.

En parcourant ce labyrinthe, je n'avois pas, ainſi que le héros Athénien, la crainte d'être maſſacré par un monſtre cruel ; mais auſſi je n'étois pas excité par l'objet flatteur qui devoit être le prix de ſon courage ; tout ce que j'avois de commun avec lui, c'étoit le fil d'Ariane, car c'eſt ainſi qu'on nomme encore les pelotons de ficelle dont ſe ſervent les voyageurs pour pénétrer dans cette caverne.

Il me ſeroit impoſſible de vous donner une deſcription exacte de ce ſouterrain épouvantable, rempli de ſinuoſités repliées les unes ſur les autres, de routes nombreuſes qui s'écartent de chaque côté, & ſe croiſent en ſens différens, & de longs circuits qui, tantôt diviſés en pluſieurs rameaux, tantôt terminés par des culs-de-ſac, obligent le voyageur de retourner ſur ſes pas & le ramènent au carrefour dont il étoit parti. Un fait admirable, c'eſt la propriété qu'a le rocher de relever en boſſe les noms qu'on y a gravés. Les allées de ce labyrinthe ſont ordinairement hautes de ſept à huit pieds, & leur largeur varie depuis ſix juſqu'à dix.

L'entrée en eſt très-baſſe, il paroît que la nature ſeule en a fait les frais, que le reſte du ſouterrain a été taillé & creuſé plus profondément par la main des hommes, & qu'il ſervit long-tems de priſon.

Près de ce labyrinthe ſont les ruines de la ville de Gortyne fameuſe autrefois par la magnificence de ſes temples & de ſes édifices. Les débris de cette cité ſont en petit nombre; le tems a dégradé les uns, les autres ont été enlevés par les Turcs qui en ont deſtiné les plus beaux marbres à ſervir de porte à leurs jardins. Il y a lieu de préſumer encore que la meilleure partie des ornemens de Gortyne, eſt enfoncée ſous le terrein qui

s'eſt conſidérablement exhauſſé, & que ſi l'on y faiſoit des fouilles, on y trouveroit quantité de ſtatues & de monumens précieux.

Tel eſt le ſort de la plupart des villes de la Crète. Cependant cette île changeroit de face ſi elle appartenoit à un peuple policé, les arts revoleroient avec plaiſir ſous un climat auſſi heureux, & une libre induſtrie donneroit bientôt une nouvelle exiſtence à une contrée ſi favoriſée de la nature.

C'eſt ici, Madame, que je termine mes voyages en Aſie. Je vais étudier les mœurs & parcourir les régions du brûlant Africain.

Fin du ſeizième Volume des Voyages.

TABLE

Pour les quinzième & seizième Volumes des Voyages.

TOME XV.

ARABIE.

LETTRE CCVIII. *Description géographique de la presqu'île de l'Arabie; division générale de cette contrée; tableau abrégé de ses principales provinces*, 1

LETTRE CCIX. *Province d'Hedsjas, remarquable par les villes de la Mecque & de Médine; description du temple de la Mecque; tombeau de Mahomet vénéré à Médine par tous les Musulmans*, 18

LETTRE CCX. *Précis historique sur le législateur des Arabes*, 30

LETTRE CCXI. *Idée de la religion Mahométane ; loix de ſon fondateur*, 51

LETTRE CCXII. *Nobleſſe des Arabes ; antiquité de la tribu des Coréishines, dont eſt ſorti Mahomet*, 61

LETTRE CCXIII. *Education des Arabes ; leurs mœurs & uſages ; leur paſſion pour les liqueurs fortes ; déciſion ſingulière d'une querelle ; vengeance ordinaire à ce peuple ; ſon hoſpitalité*, 67

LETTRE CCXIV. *Arts négligés en Arabie ; luxe de ce peuple, & en quoi il conſiſte ; habillement des Arabes ; parure biſarre des femmes de cette contrée*, 81

LETTRE CCXV. *Richeſſe de la langue Arabe ; changement arrivé dans le dialecte de cette langue ; perfection des Arabes dans l'art*

de l'écriture ; écoles publiques ; le coran, la principale étude des savans Arabes ; inclination des Arabes pour la poéſie ; négligence qu'ils ont pour les autres arts, 88

LETTRE CCXVI. *Chronologie & aſtronomie vicieuſes de ce peuple ; ſa paſſion ſuperſtitieuſe pour l'aſtrologie ; ſon indifférence pour l'art de la médecine*, 96

LETTRE CCXVII. *Agriculture des Arabes ; difficultés phyſiques & morales qui s'oppoſent aux progrès de cet art en Arabie*, 107

LETTRE CCXVIII. *Productions principales de l'Arabie ; richeſſe & abondance de ſes mines de plomb ; pierres précieuſes que l'on y rencontre*, 114

LETTRE CCXIX. *Animaux de l'Arabie ; excellence du cheval Arabe ; généalogie curieuſe des*

chevaux de ce pays ; ſupériorité de ſes habitans dans l'art de l'équitation, 122

LETTRE CCXX. *Utilité du chameau ; abondance des beſtiaux en Arabie ; bêtes malfaiſantes dont cette contrée eſt infectée ; digreſſion ſur les animaux purs & impurs ; préceptes de l'iſlamiſme à cet égard,* 135

LETTRE CCXXI. *Vent déſolateur de l'Arabie ; exceſſive chaleur qui règne dans cette région pendant le ſolſtice d'été ; phénomènes particuliers à cette contrée,* 147

LETTRE CCXXII. *Voyage de l'auteur au mont Sinaï ; ſituation & commerce de la ville de Suez ; deſcription du mont Sinaï,* 155

LETTRE CCXXIII. *Incertitude des hiſtoriens ſur le paſſage de la mer*

mer Rouge ; conjectures diverſes ſur ce fameux événement, 173

LETTRE CCXXIV. *Mœurs des Bedouins ; caractère indépendant de cette claſſe d'Arabes ; idée de leur gouvernement*, 180

LETTRE CCXXV. *Digreſſion ſur les anciens habitans de l'Arabie ; révolutions diverſes arrivées dans cet empire ; princes célèbres de cette contrée ; dénombrement des cités les plus remarquables*, 193

TURQUIE ASIATIQUE.

LETTRE CCXXVI. *Idée géographique de la Turquie Aſiatique ; diviſions principales de cette région en ſept provinces ; deſcription particulière de la Syrie ; antiquité de ſes villes les plus remarquables*, 215

LETTRE CCXXVII. *Ruines de*

Palmire ; conjectures diverſes ſur l'origine de cette ville ; Odenat, un de ſes citoyens, eſt aſſocié à l'empire ; exploits éclatans de Zénobie, ſa veuve ; deſtruction de Palmyre ſous le règne d'Aurélien, 227

LETTRE CCXXVIII. *Deſcription des débris antiques de cette cité ; magnificence de ſes anciens tombeaux,* 238

LETTRE CCXXIX. *Monumens remarquables & anciens de la ville de Balbeck ; veſtiges d'un temple magnifique entièrement détruit ; tableau abrégé des principales villes modernes de la Syrie, & deſcription particulière d'Alep, capitale de cette province,* 255

TOME XVI.

LETTRE CCXXX. *Mœurs des habitans de la Syrie ; forme de la juſtice ; obéiſſance aveugle des montagnards à leur Emir,* 1

LETTRE CCXXXI. *Religion des Syriens ; digreſſion ſur les Druſes ; leurs funérailles,* 10

LETTRE CCXXXII. *Etat actuel de la Paleſtine ; viſite des lieux ſaints ; dénombrement des Juifs à Jéruſalem,* 18

LETTRE CCXXXIII. *Deſcription de la Judée ; ſa ſtérilité actuelle ; uſages des différentes ſectes de chrétiens,* 31

LETTRE CCXXXIV. *Ruines de la ville de Silvia. Monumens pieux que l'on retrouve encore à Béthléem. Deſcription de la ville d'Acre & de Nazareth,* 43

LETTRE CCXXXV. *Etat déplorable de la ville de Tyr ; description de Seyde, autrefois Sidon ; commerce de cette ville ; superstition de ses habitans,* . 55

LETTRE CCXXXVI. *Productions de la Syrie ; animaux de cette contrée ; utilité du chameau ; bêtes malfaisantes qui ravagent la Syrie ; la peste fléau plus désolateur encore,* 68

LETTRE CCXXXVII. *Description de la Natolie, situation de Smyrne ; extérieur simple de cette ville ; étendue de son commerce,* 80

LETTRE CCXXXVIII. *Description géographique & morale des principales villes de la Natolie. Etymologie de la dénomination des Echelles du Levant,* 95

LETTRE CCXXXIX. *Bonté du climat de Smyrne ; tombeaux des*

Turcs ; fertilité du terroir de la Natolie ; indolence & ſervitude de ſes habitans, 105

LETTRE CCXL. *Idée ſuccinte de la Caramanie. Deſcription de Konick, ſa capitale, & de quelques cités remarquables*, 111

LETTRE CCXLI. *Tableau de Bagdad ; veſtiges prétendus de la fameuſe tour de Babel ; port de Baſſora ; commerce de cette ville ; diviſion de la Géorgie Ottomane ; maladies épidémiques qui règnent continuellement dans la Mingrelie*, 122

LETTRE CCXLII. *Deſcription géographique de l'île de Chypre ; ſituation charmante de Nicoſie, ſa capitale ; gouvernement actuel de cette île*, 142

LETTRE CCXLIII. *Habillement des femmes Grecques ; commerce*

de l'île de Chypre ; voyage dans l'intérieur de l'île ; ruines de Paphos. 157

LETTRE CCXLIV. *Ville de Sollia fondée par Solon ; égliſe remarquable de Morſon ; caractère efféminé des habitans de l'île de Chypre,* 173

LETTRE CCXLV. *Precis hiſtorique de l'île de Rhodes ; magnificence, ſciences & arts de ſes anciens habitans,* 182

LETTRE CCXLVI. *Mœurs des Rhodiens ; leur ſupériorité dans l'art de la navigation ; antique gouvernement de cette république,* 193

LETTRE CCXLVII. *Etat actuel de cette île ; cauſes de ſa décadence ; ſituation avantageuſe de ſes ports ; dépopulation & ſervitude de cette contrée,* 207

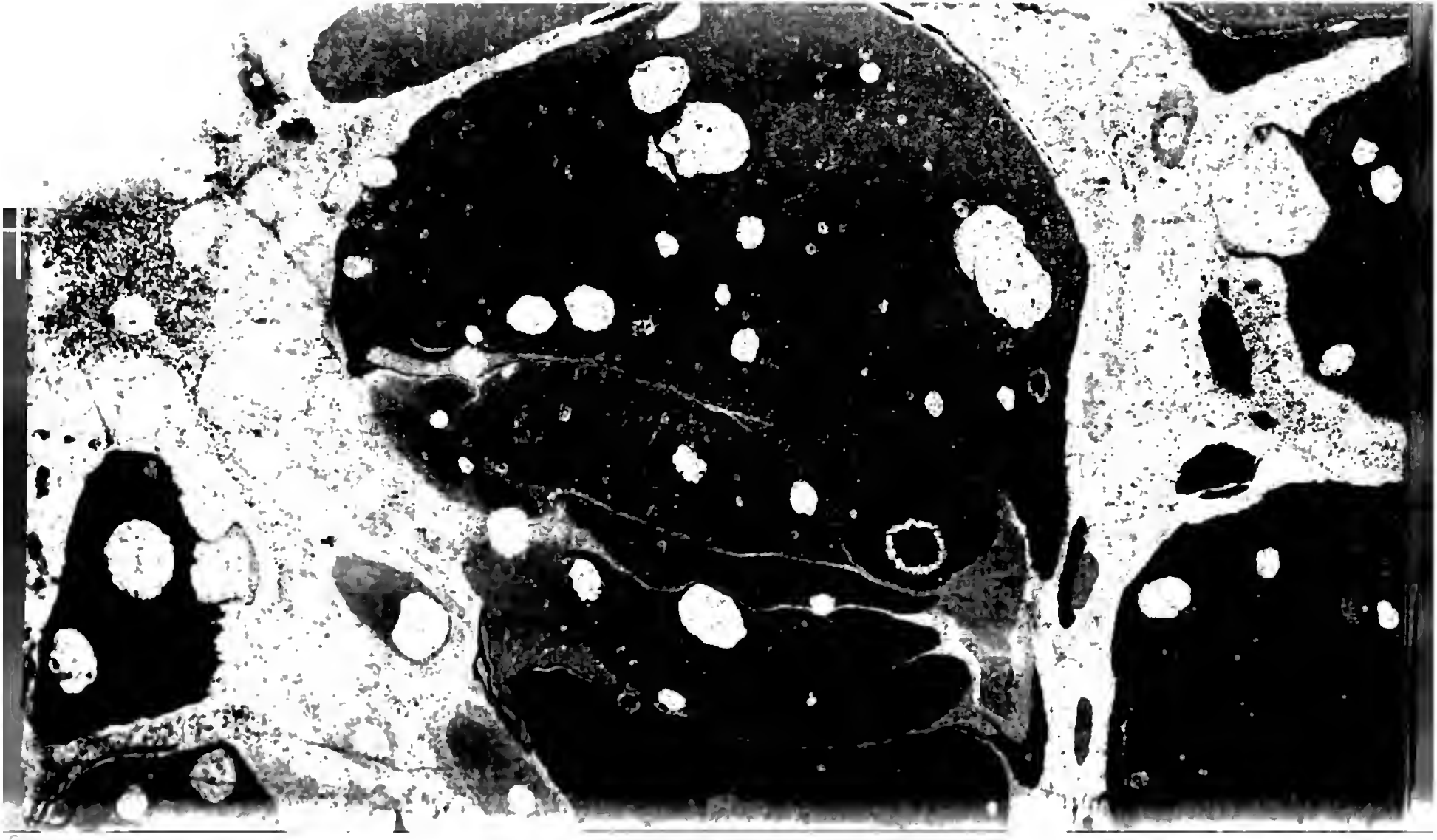
LETTRE CCXLVIII. *Description de la Ville de Linde. Montagne d'Artémira. Agriculture négligée dans l'île de Rhodes. Avarice du Pacha & du Nazir. Situation déplorable & caractère des habitans de cette île,* 219

LETTRE CCXLIX. *Relâche dans l'île de Casos ; description de cette île ; bonheur de ses habitans,* 231

LETTRE CCL. *Description de la Crète. Précis historique des révolutions que cette île a éprouvées,* 244

LETTRE CCLI. *Idée géographique de Candie ; chûte de son commerce ; sérénité de son climat ; beauté de ses habitans ; humiliation des Grecs,* 256

LETTRE CCLII. *Description du labyrinthe, ruines de Gortyne,* 266

Fin de la Table.

599636
SBN